

**L'Europe en crise vue depuis l'Espagne :
Andrés Laguna (1499-1559),
Diego de Saavedra Fajardo (1584-1648),
Juan Donoso Cortés (1809-1853) et
José Ortega y Gasset (1883-1955)**

ESTRELLA RUIZ-GALVEZ PRIEGO

Les questions sur la réalité de l'Europe, sur sa viabilité politique ou sur le choix de la forme politique qui pourrait lui donner une réalité existentielle sont toujours à la une de nos journaux, or nous sommes devant un questionnement récurrent car l'Europe a toujours posé beaucoup de problèmes aux Européens, des problèmes que chaque nation du « collectif » a envisagés à partir d'un point de vue particulier. Dans ces lignes écrites en hommage à notre collègue et ami, Michel Niqueux, le point de mire est situé dans cet avant-poste de l'Europe qu'est l'Espagne, et le regard se porte sur deux temps de crise qui font partie de notre Histoire commune.

Les discours du docteur Laguna et de Saavedra Fajardo correspondent au premier temps. Postés au cœur même de l'Europe, ils assistent « en direct » aux crises majeures qui mèneront à l'effondrement de l'Europe qu'ils perçoivent comme étant *Universitas Christiana*, c'est-à-dire un espace géographique et une demeure commune, mais aussi, un espace mental, celui de l'Occident gréco-romain remodelé par l'idéologie chrétienne qui dicte la norme morale. L'Europe, en somme, telle que la voyait Charles V, véritable

Quichotte avant la lettre¹ et telle que l'Espagne, malgré les résistances des premiers temps, avait accepté de la voir. Leurs discours sont écrits à un siècle de distance l'un de l'autre, en 1543 pour le premier, et en 1643 pour le deuxième, mais le segment chronologique correspond à un même cycle historique, celui des affrontements d'origine religieux, mais aussi celui de l'émergence de l'idée de nation, et celui de la pleine implication de l'Espagne au cœur de l'Europe en fonction des circonstances de la maison d'Autriche.

Les discours de Juan Donoso Cortés (Madrid, 1850) et de José Ortega y Gasset (Berlin, 1949) correspondent au deuxième temps. Ici les auteurs, observateurs et analystes de la situation européenne, regardent depuis l'Espagne des faits et des guerres qui, certes, ont une répercussion directe sur cette dernière mais qui se font sans sa participation. Leurs discours s'écrivent aussi à cent ans de distance l'un de l'autre, mais comme ceux de leurs prédécesseurs, ils appartiennent aussi à un même cycle historique : celui issu du profond bouleversement de la Révolution française de 1789 qui semble prendre fin avec la catastrophe des deux dernières guerres mondiales.

I. L'Espagne au cœur de l'Europe : Andrés Laguna (Cologne, 1543) et Don Diego de Saavedra Fajardo (Munster, 1645)

Europa ἘΑΥΤΗΝΤΙΜΟΡΟΜΕΝ (*L'Europe qui se plaint des malheurs qu'elle-même se cause*), et le planctus sur l'Europe du docteur Andrés Laguna²

Si la douleur humaine ne suffit pas à vous émouvoir, Songez à l'inévitable anéantisse-

1. Voir Ramón Menéndez Pidal, *La idea Imperial de Carlos V*, Madrid, Austral, 1940, p. 28-29. Cette édition correspond au discours prononcé en 1937 par R. M. Pidal à l'Institución Hispánica de Cultura de la Habana (Cuba). Sur le « quichotisme » de Charles V, voir aussi Michèle Escamilla : « Charles Quint : Un Quichotte historique ? », in G. Groult & E. Ruiz-Galvez (éd.), *Don Quijote de la Mancha dans la Manche*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 1-27.

2. Andrés Laguna, *Europa ἘΑΥΤΗΝΤΙΜΟΡΟΜΕΝΕ*, es decir, que miseramente se atormenta y lamenta su propia desgracia, Colonia, 1543, édition utilisée : Miguel Ángel González Manjarrés (éd.), Valladolid, Junta de Castilla y León, 2001, p. 182.

*ment des savoirs, et au conséquent étiolement
et dépérissement de la religion chrétienne...³*

Andrés Laguna⁴ fut un éminent médecin et un grand humaniste, traducteur et éditeur de textes classiques⁵. Comme Juan Luis Vives, auteur avant lui d'un discours sur l'Europe⁶, et comme beaucoup d'autres Espagnols du moment, Laguna fut aussi un voyageur infatigable qui parcourut l'Europe de son temps dans un continuel aller et retour entre l'Espagne, l'Angleterre, les Pays-Bas et l'Allemagne, entre autres. Il avait commencé par être un genre d'écolier itinérant très au goût de l'époque. Né à Ségovie en 1499 et formé en premier lieu à Salamanque puis à Alcalá, il fit ses études de médecine à Paris. Homme aux multiples facettes, humaniste réputé, herboriste, médecin recherché, il eut à s'occuper de la santé de Charles V, dont il était aussi un fidèle sujet, et même de celle du pape Paul III, mais au moment où il écrivit le discours sur

3. Andrés Laguna, *Europa EAYTHNTIMORUMENE...*, *op. cit.*, versets 179-190, p. 182.

4. La bibliographie sur Andrés Laguna est considérable. Sur notre sujet, voir Agustín Redondo, « El Discurso sobre Europa del Doctor Laguna », in *Carlos V y la quiebra del humanismo político (1530-1558)*, Madrid, Sociedad estatal para la conmemoración de los centenarios de Carlos V y Felipe II, 2001, Vol. III, p. 261-275. Sur sa qualité d'auteur du *Voyage en Turquie*, consulter : Marcel Bataillon, *Erasmus y España*, México-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1966, p. 675-686. Voir aussi : *Le docteur Laguna, auteur du « Voyage en Turquie »*, Paris, Librairie des éditions espagnoles, 1958 et la « Lección Marañón », *Política y Literatura en el Doctor Laguna*, Madrid, Universidad de Madrid, 1970. Sur la production scientifique de Andrés Laguna en tant que médecin : Teófilo Hernando Ortega, « Vida y labor médica del Doctor Andrés Laguna », *Revista de Estudios Segovianos*, 1958, p. 71-188.

5. Ce sont la traduction et l'édition commentée de la *Materia médica de Dioscorides* qui lui valurent le plus long succès. Voir : *Annotaciones in Dioscorides Anazarbeum*, Lyon, 1554 et Anvers, 1555. Le magnifique exemplaire du *Pedaxio Dioscorides anarxabeo* (Amberes, 1555), dédié à Philippe II peut être consulté in <http://bibliotecadigitalhispanica.bne.es:80>. On doit à Andrés Laguna la création du Jardin botanique d'Aranjuez, aujourd'hui à Madrid. Il mourut en Espagne, à Guadalajara en 1559.

6. Juan Luis Vives, *Europae dessidiis et bello turcico*, Bruges, Huberti de Crook, 1526. Sur l'*Europae dessidiis* on peut voir, entre autres : J.-C. Margolin, « Conscience européenne et réaction à la menace turque », in August Buck (éd.), *Juan Luis Vives*, Hambourg, Ernst Hauswedell, 1982, p. 107-141. Une traduction espagnole est en ligne sur Biblioteca Valenciana Digital (*Diálogo de Juan Luis Vives sobre las disensiones de Europa y la guerra contra los turcos*).

l'Europe, Laguna était médecin à Metz où il luttait contre une épidémie de peste.

La ville de Metz, siège d'un puissant évêché et ancienne capitale de l'Austrasie, située dans cette frange limitrophe où se concentraient déjà les ambitions du royaume de France, était aussi un bon observatoire pour un esprit curieux comme celui de Laguna, témoin par la force des choses, des luttes entre catholiques partisans de Charles V et protestants partisans du roi de France. Laguna, qui était aussi fervent admirateur d'Érasme tout en étant un catholique parfaitement orthodoxe, se montrait favorable à un réformisme romain, attitude qu'il devait partager avec l'homme dont il était l'hôte à Cologne.

En effet, le 22 janvier 1543, le docteur Laguna est à Cologne, probablement à l'invitation d'Adolf Eicholtz, juriste et recteur de l'Université, et c'est certainement à sa demande qu'il prononce le discours dont il est question ici. La date de la conférence et la ville où se tient la séance sont en elles-mêmes significatives. La date, parce qu'elle se situe à très courte distance de ce mois de novembre 1542 où le Concile de Trente devait s'ouvrir. Or, ce Concile avait été ajourné et ce premier ajournement très frustrant ne faisait qu'augmenter les tensions entre les diverses formes de « réforme » que désirait la chrétienté ; quant à la ville, elle était, au vu de sa situation géographique, un raccourci de tous les problèmes de l'Empire.

Cologne, ville impériale, se plaçait politiquement du côté de Charles V, mais elle hébergeait en son sein trois tendances réformatrices opposées, celle de l'Université et de sa Faculté de Théologie, tenantes d'un catholicisme romain, celle du chapitre de la Cathédrale et de son évêque, Hermann von Wied, désireux d'une Église catholique mais réformée, et les tenants d'un réformisme protestant anti-romain. C'est pourtant à cet Hermann von Wied, archevêque de Cologne, prince électeur du Saint-Empire, très tenté par l'aventure protestante⁷, que le docteur Laguna dédie son discours. En fait l'équilibre entre les trois tendances était précaire et von Wied essayait d'introduire une réforme modérée que les circonstances étaient en train de rendre impossible⁸.

7. Miguel Angel Gonzalez Manjarrés, éditeur de Andrés Laguna, *Europa EAYTHNTIMORUMENE*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2001, signale dans son Introduction, p. 121, que la date du discours (22 janvier 1543) coïncide avec le moment où von Wied décidait de passer à la Réforme.

8. Sur ce point, voir Agustín Redondo, « El Discurso sobre Europa del Doctor Laguna », art. cit., p. 264 -266.

Ces circonstances étaient certes rudes. En effet, Charles Quint se préparait à revenir sur la scène politique du centre de l'Europe – il le fit au mois de février 1543 – laissant la régence de l'Espagne à son fils Philippe âgé de seize ans. Il était confronté aux problèmes du réformisme religieux que l'échec de la Diète de Ratisbonne laissait entier, ainsi qu'aux soucis que François I^{er} continuait à lui causer, ce dernier lui ayant à nouveau déclaré la guerre, cette fois-ci à cause de Milan. Au mois d'août 1542, François I^{er} avait assiégé Nice avec l'aide des Turcs dont il était l'allié. La ville n'avait pas été prise mais les Turcs ayant pris leurs quartiers d'hiver à Toulon, la cathédrale fut contrainte à faire office de mosquée. La flotte turque attaquait depuis Toulon les villes italiennes et espagnoles. Et, depuis le mois de juin, les Turcs étaient entrés à nouveau en Hongrie. Ils occupaient Buda depuis 1541 et en 1542 la campagne de Ferdinand pour enlever Pest s'était soldée par un cuisant échec. Ainsi, c'est devant une assemblée particulièrement tendue, voire angoissée, que le docteur Laguna va prendre la parole.

Andrés Laguna avait soigné la mise en scène. La salle où il vint présenter les malheurs de l'Europe, était drapée de noir, signifiant ainsi son état de deuil⁹. Lui plaidait la cause de cette pauvre et vieille femme, mère maltraitée par ses propres enfants, qui était venue à sa rencontre, sollicitant son aide.

Dans sa version imprimée du discours, Laguna explique la genèse de l'œuvre dans une Préface dirigée à Georges de Brunswick-Lüneburg, futur archevêque de Brême. Alors qu'il vaquait à ses affaires, une femme – qui lui sembla être la plus malheureuse du monde – vint lui demander son aide. Laguna se déclare alors stupéfait lorsque la femme décline son identité : Comment ? Cette femme qui a tant changé est-elle bien Europe ? Cette femme si différente de celle qu'il avait connue ?

Ému par ses malheurs, il décide de l'aider mais au vu de la tâche et de la faiblesse de ses forces, il prend le parti de convaincre des gens plus aptes à lui venir en aide. Le premier nom qui lui vient à l'esprit est celui de Hermann von Wied, mais comment aborder un si haut personnage ? Il s'adresse donc à Georges de Brunswick-Lüneburg, et c'est grâce à sa médiation qu'il peut venir devant la noble assemblée pour présenter Europe et sa cause. Voici donc Europe (*Europa*), couverte de haillons, à moitié nue, sale et ensanglantée. Elle pleure tandis que Laguna l'interpelle : pourquoi t'es-tu

9. Dans *Europa EAYTHNTIMORUMENE*, Laguna qualifie sa dissertation de « discours funèbre ».

tenue silencieuse si longtemps ? Elle répond : « Ah si mes ennemis n'étaient que des infidèles, mais voilà que j'ai conçu ceux-là mêmes qui viennent aujourd'hui déchirer mes entrailles ! Ces princes chrétiens qui guerroyaient dans mon sein¹⁰ ».

Le récit est une véritable pièce de théâtre. Laguna, qui donne la réplique au personnage d'*Europa*, dédouble son rôle : il est tantôt narrateur, tantôt interlocuteur direct d'Europe, tantôt Europe elle-même, et, comme le suggère Gonzalez Manjarrés, on peut imaginer sa voix prenant les inflexions propres au personnage en action. Tantôt celui de la pauvre Europe qui raconte ses malheurs, tantôt celui de son interlocuteur qui répond à ses appels, tantôt celui du narrateur qui transfère le message et le commente avec la salle.

Cette mise en scène, quoiqu'un peu histrionique, est en soi remarquable, car l'anthropomorphisation du territoire géographique va au-delà de la figure de rhétorique. L'Europe a une matérialité, celle de sa réalité géographique que Laguna ne manque pas de décrire avec précision¹¹, mais cette réalité géographique a une âme et des émotions. Elle est Terre mère et, comme telle, souffre pour ses enfants. Ses malheurs, qu'elle compare à ceux subis par les héroïnes de l'antiquité païenne, sont source d'une douleur que seuls les psaumes bibliques peuvent exprimer. Europe se plaint. Elle adresse des reproches et des réprimandes à ses enfants et se pose la question de savoir à qui demander de l'aide ?

Où, je vous en prie, pourrais-je me réfugier, à qui demanderais-je de l'aide ! À qui pourrais-je faire confiance ; à qui adresser mes suppliques ?

Au divin Caesar Charles¹² ?

Bien sûr, Laguna prend ici la parole :

Attends un peu Europe¹³.

Il fait valoir ensuite le rôle joué pour sa défense par Charles et son frère Ferdinand et le très haut prix qu'ils en payent car Ferdinand, le frère de Charles né en Espagne, roi de Hongrie et futur empe-

10. Andrés Laguna, *Europa EAYTHNTIMORUMENE*, *op. cit.*, p. 144-145.

11. La version imprimée du *Discours* de Laguna fait une description géographique et politique de l'Europe : « cette partie de la terre qui se trouve au-delà d'une des colonnes d'Hercules ». (Andrés Laguna, *Europa...*, *op. cit.*, p. 187.

12. Andrés Laguna, *Europa...*, *op. cit.*, p.156, versets 138-140.

13. Andrés Laguna, *Europa...*, *op. cit.*, p. 158.

reur, le seul à être allé au secours de Pest tombé aux mains de Soliman le Magnifique, est à son tour calomnié et attaqué par d'autres chrétiens. Europe reconnaît les services de ces princes et a recours à David et au psaume 37 pour rappeler les souffrances que ses fidèles endurent pour sa cause. Elle énonce ensuite une liste de princes qui, en 1543, pouvaient être tenus pour amis de Charles Quint¹⁴ et de l'*Universitas Christiana* (Chrétienté dans sa totalité), et son long discours finit par un plaidoyer pour la Paix où l'Europe ne se plaint pas des Turcs, mais des chrétiens. Europe meurt, et elle meurt des blessures que lui infligent ses propres enfants dans des guerres d'autant plus absurdes qu'elles se font en invoquant le nom du Christ Prince de la Paix.

De plus, lorsque les chrétiens se battent entre eux, ils offrent aux ennemis du Christ le plus joyeux des spectacles car, je vous demande, que pensez-vous qu'ils disent lorsqu'ils voient que les chrétiens, à la moindre occasion, se battent entre eux avec plus de hargne et de cruauté que les bêtes ? Et comment ne riraient-ils pas de nous lorsqu'ils voient la croix rouge se battre contre la croix blanche ? Car, en effet, des deux côtés des lignes ennemies on invoque le nom du Christ et le Christ se voit obligé de se battre contre le Christ¹⁵.

Des guerres où les belligérants brandissent la croix, le symbole d'une appartenance commune en matière religieuse, pour s'asséner des coups au nom de leurs opinions religieuses.

Ainsi les princes chrétiens, par ces calamités et ces pestes permettent ma ruine et ma dévastation, eux, que Dieu a voulu unis par des liens indissolubles, se battent et s'attaquent entre eux. Quelle insigne folie ! Quel déchaînement de fureur ! Quelle noire cécité ! Quel trouble de l'intelligence¹⁶ !

Dans ce discours, qui a les accents d'un *planctus*, une seule chose peut sauver l'Europe : la paix entre les chrétiens. Elle lance un pathétique appel à la Paix, ce Bien que – selon son discours – toute la

14. En tête de liste figurait le pape Paul III suivi par Jean de Portugal, Henri VIII d'Angleterre et tout l'entourage courtisan de Charles, Perrenot de Granvelle, Praet. En fait seul Jean de Portugal, cousin et beau-frère de l'Empereur, pouvait se considérer comme ami de la paix et fidèle allié de Charles. Laguna plaide sa propre cause.

15. Andrés Laguna, *Europa...*, *op. cit.*, p. 178, versets 130-139.

16. *Ibid.*, versets 146-152.

création respecte et que seuls les hommes, dotés pourtant de raison, méprisent.

Laguna ne nomme pas directement ces princes qui cherchent la guerre mais en rappelant que les astres – à qui les rois sont implicitement comparés – ne violent pas les pactes, et qu'ils jouissent ensemble de la Paix, Laguna fait implicitement allusion à François I^{er} qui en était à sa quatrième déclaration de guerre et au quatrième manquement à sa parole :

Dans les hautes sphères du ciel, jamais la foi n'est violée. Les Astres, entre eux, gardent la Paix. Le soleil ne cesse jamais de donner sa lumière à la Lune [...]. Seul l'homme doté de raison méprise la paix et la concorde¹⁷.

Et c'est enfin à eux, aux luminaires de la terre, qu'elle s'adresse pour les supplier d'avoir pitié d'elle et de ses enfants :

Ô Sacrée, pieuse et vénérable assemblée de Princes de la Chrétienté : les hommes ont déjà versé trop de sang, [...]. S'il y a encore de la place pour les suppliques, s'il y a un reste de pitié en vous, [...] s'il vous reste un peu de bienveillance envers moi, je vous en supplie, voyez mes larmes qui sont tout ce qui me reste, et ayez pitié de cette Europe exsangue ! Prêtez oreille à mes plaintes, abandonnez la dure cruauté de votre cœur, faites cesser votre fureur, laissez-vous aller à la pitié et si ma douleur ne vous émeut pas, si mes pleurs n'arrivent pas à vous attendrir ni ma ruine à vous arrêter, pensez aux pleurs de votre peuple malheureux dont le sang remplit mon sein, pensez aux veuves qui pleurent leurs maris et aux enfants qui errent sans parents, car ils ont été fauchés par l'amer fil de l'épée¹⁸.

Le discours est, certes, pathétique mais on constate aussi que l'Europe de Laguna n'est pas uniquement la communauté des gens qui peuplent un même territoire, l'Europe de son discours est aussi une communauté de pensée et de culture, qui donne assise à cette religion chrétienne qui lui donne, à son tour, une dimension transcendante. Ainsi, dans le crescendo de l'argumentation en défense de la Paix, les dangers qu'encourent la culture et la religion sont réunis très significativement dans un seul paragraphe, à l'avant-dernière position, juste avant la menace de la colère Divine. Laguna argumente : si la douleur humaine ne suffit pas à vous émouvoir,

17. *Ibid.*, versets 151-152, p. 178.

18. *Ibid.*, versets 158-160, p. 180-182.

« Songez à l'inévitable anéantissement des savoirs, et au conséquent étiolement et dépérissement de la religion chrétienne¹⁹... »

Dans les *planctus* de Laguna, Marcel Bataillon et Agustín Redondo voient surtout l'expression d'un indéniable pacifisme érasmien. Laguna est certes un pacifiste, et Agustín Redondo peut ainsi parler du *Discours sur l'Europe* en termes de « Querrela » (Querelle) ; la Querelle d'Europe qu'il met en relation directe avec la *Querela Pacis* (la Querelle de la Paix) d'Erasme. Jose Luis Abellán²⁰ insiste aussi sur ce pacifisme érasmien de Laguna et, comme Bataillon et Redondo, il met en garde contre la tentation de faire de Laguna un Européen à la façon de ceux de nos jours.

Le discours de Laguna est, certes, celui d'un homme de son temps, mais en soulignant le rapport entre la survie de l'Europe et la survie de sa culture comprise dans sa dimension scientifique et dans sa dimension spirituelle, Laguna désigne l'Europe comme étant une entité culturelle, une unité de civilisation.

De même, son positionnement vis-à-vis des guerres « intestinas » (internes), « guerres civiles²¹ », diagnostiquées par ailleurs comme étant une maladie mortelle pour l'Europe, laisse sous-entendre une conception de l'Europe qui est celle d'une entité supranationale. Un corps dont les nations, à l'instar des fidèles dans le Corps mystique, seraient les cellules ou les membres.

La perception de l'Europe du XVI^e siècle, en tant qu'unité culturelle et spirituelle, celle de Laguna, ne semble pas être indépendante de sa condition d'Espagnol vivant, certes, en Europe centrale, mais regardant depuis le point de mire de sa terre natale où le concept de chrétienté était lourd d'un sens identitaire²².

19. *Ibid.*

20. José Luis Abellán, « El sentido europeo del erasmismo de Andrés Laguna », in *El Erasmismo español*, Madrid, Espasa Calpe, 2005, p. 233-269.

21. L'assimilation des guerres « intestinas » aux guerres « civiles », parfaitement correcte du point de vue sémantique, est le fait de la traduction de Miguel Angel Gonzalez Manjarrés, excellent connaisseur du sujet.

22. Sur la perception européenne de Laguna, voir Joseph Perez, « L'Espagne et l'Europe vers le milieu du XVII^e siècle : vision humaniste d'un rendez-vous manqué », in *Pouvoirs et société dans l'Europe Moderne Hommage à Bartolomé Bennasar*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1993, p. 23-37.

*Diego de Saavedra Fajardo (1584-1648) et les Folies de l'Europe*²³ :
diagnostic d'un état de déraison et raisons de revenir à l'Unité

Diego de Saavedra Fajardo²⁴, homme de lettres et diplomate, était ministre plénipotentiaire d'Espagne à Munster. Depuis cette Europe centrale où se déroule sa vie à partir de 1633, il assiste impuissant à la disparition d'une conception du monde et de l'Europe qui était celle de son pays et de son roi, aux désastres de la guerre dite « des Trente ans ». En fait, cette *Universitas Christiana*, entendue comme entité supranationale, répondait à une conception unitaire de l'Europe fondée sur la *Una Fides* (une Foi unique) sous l'autorité spirituelle de Rome, épaulée par une force « impériale » qu'au XVII^e siècle, seuls l'Espagne et son roi continuaient à soutenir. Ses armées et sa diplomatie accouraient au secours des cousins impériaux qui, à partir de Rodolphe, sont aussi peu doués que fiables. Les « Folies de l'Europe²⁵ », titre qu'il donne au petit traité ici présenté, est écrit entre 1643 et 1645²⁶.

23. Diego de Saavedra Fajardo, *Locuras de Europa*, Diálogo entre Mercurio y Luciano, Madrid, Edición de Jacinto Hidalgo, Atlas, 1944. Cette édition, faite à partir du manuscrit existant dans la bibliothèque du Duc d'Hijar, sert de base à l'édition incluse dans les « Obras de Don Diego de Saavedra Fajardo », in *Biblioteca de Autores Españoles*, vol. XXV, Madrid, 1947, p. 411-422. Les *Locuras de Europa* semblent avoir été écrites entre 1643 et 1645. La première édition de cette œuvre, celle datée de 1748, serait allemande.

24. Diego de Saavedra Fajardo a fait l'objet de très nombreuses études. Sur sa carrière de diplomate, citons deux références obligées, celle de Manuel Fraga Iribarne, *Don Diego de Saavedra Fajardo y la diplomacia de su época*, Madrid, Dirección General de Relaciones Culturales, 1956 ; et celle de Quintín Aldea Vaquero, « Correspondencia de Saavedra Fajardo », in *España y Europa en el siglo XVII*, t. I (2 volumes) 1631-1633; t. II (2 volumes), 1634 ; t. III (2 volumes), 1633-1634, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1986-2008. Sur sa production littéraire et surtout sur son œuvre majeure, l'ouvrage *Idea d'un Príncipe político cristiano en Cien Empresas*, Munich, 1640, a toujours éveillé beaucoup d'intérêt. La bibliographie est considérable et il serait impossible d'en faire ici une simple ébauche, mais signalons les introductions de Sagrario Lopez Poza, éditrice de Saavedra Fajardo, *Empresas Políticas*, Madrid, Cátedra, 1999, et de Quintín Aldea Vaquero, responsable à son tour de l'édition fac-similée des *Empresas Políticas*, Madrid, Editora Nacional, 1977. Il est à noter que le livre fut écrit alors que son auteur était en poste à Munich, auprès de Maximilien de Bavière qui hésitait à s'engager du côté de l'empereur.

25. Diego de Saavedra Fajardo, *Locuras de Europa*, édition de Jacinto Hidalgo, Madrid, 1944. Sur le sujet, vu du point de vue historique, voir Juan Torres Fontes, « Las locuras de Europa », *Murgetana*, 9, 1957 p. 41-67. Voir

Le discours de Saavedra sur l'Europe se présente sous la forme du dialogue cher au siècle précédent, et cher à Erasme dont il emprunte aussi le ton ironique, mais cher aussi à Juan Luis Vives, qui s'était lancé le premier dans la défense de l'Europe. En fait, *Les Folies de l'Europe* se placent, sur le fond et sur la forme, dans la continuité du discours de Laguna, dans la continuité de cette méditation sur l'Europe, si souvent sujet de préoccupation pour l'Espagne. Le ton du discours est néanmoins différent. Chez Laguna, il semblait y avoir de la place pour de l'espoir, en revanche chez Saavedra, combattant d'arrière-garde, mais agissant en première ligne, l'optimisme n'est pas permis. Son discours s'adapte aux circonstances et adopte la forme du dialogue dit « lucianesque », au plein sens du terme puisque c'est à Lucien²⁷, incarnation littéraire du pessimisme, que revient le rôle d'interlocuteur de l'inévitable Mercure, messenger des dieux²⁸.

aussi Luis Martínez Agulló, « Saavedra Fajardo y Europa », *Revista de Estudios Políticos*, 161, 1968, p. 97-108. María Soledad Arredondo, « Diálogo y Política Internacional in *Locuras de Europa*, de Diego de Saavedra Fajardo », *Criticón*, 58, 1993, p. 9-16. Sonia Boadas Cabarrocas, *Locuras de Europa: Diego de Saavedra Fajardo y la Guerra de los Treinta años*, Madrid Iberoamericana Vervuet, 2016.

26. Avant l'arrivée, en 1645, de don Gaspar de Bracamonte y Guzmán, comte de Peñaranda de Bracamonte qui prenait la relève de don Diego comme directeur des négociations. La paix de Munster fut signée le 15 mai 1648, la ratification générale (hormis celle de l'Espagne qui ne signa pas l'accord) eut lieu le 24 octobre 1648 (Paix de Westphalie). Don Diego mourut le 24 août 1648 à Madrid où il vivait depuis 1646. Il était alors membre du *Consejo de Indias*.

27. Lucien de Samosate (120-180), philosophe très représentatif du stoïcisme cynique, connut un notable regain de faveur à la Renaissance. Andrés Laguna, qui n'a pas eu recours à Lucien pour son Discours sur l'Europe, fut cependant le premier traducteur en espagnol des dialogues de ce dernier.

28. Lucien, « le pessimiste » avait assumé souvent, et à ce titre, le rôle de protagoniste, dans d'autres « Dialogues » de critique sociale et politique. C'était déjà lui qui donnait la réplique à « Mercure », dans le dialogue où Alphonse de Valdés commente les événements de la guerre « qui depuis 1521 jusqu'aux défis que les rois de France et d'Angleterre ont fait à l'Empereur, dans l'année de 1528 ». Voir *Id.*, *Diálogo de Lactancio et l'Arcediano où l'on s'entretient sur les choses arrivées à Rome*, c'est-à-dire le sac de Rome de 1527 et *Id.*, *Diálogo de las cosas ocurridas en Roma*, Madrid, Clásicos Castellanos, 89, La Lectura, 1928. Voir aussi, Alfonso de Valdés, *Diálogo de Mercurio y de Carón*, Madrid, Clásicos Castellanos, 96, La Lectura, 1929. Sur la résonance des événements romains : Ana Vian Herrero, « Roma caput mundi, Roma cauda mun-

Ce dialogue de Saavedra Fajardo, bien en accord avec le titre donné à l'ouvrage, a un contenu où dominant l'absurde, l'insensé, l'irraisonnable. Les interlocuteurs font preuve d'un humour sarcastique, et le discours s'énonce catastrophique dès la première ligne où Mercure, répondant à Lucien qui s'étonne de le voir arriver couvert de poussière et baignant dans la sueur, assure à ce dernier que l'état de la terre est tel que même les dieux sont en sueur. À la demande de Lucien, le dieu fera ensuite un rapport sur l'état de l'Europe qui est bien entendu apocalyptique : la guerre, une guerre de tous contre tous, a commencé en 1618 et nous sommes vers 1645.

Les plénipotentiaires qui doivent agir pour la paix sont réunis dans deux villes, Munster pour les catholiques, soit l'Empire, l'Espagne et la France sous la présidence du cardinal Chigi – futur Alexandre VII –, et Osnabrück pour les protestants, sous la présidence de Micer Contarini, l'ambassadeur de Venise. Le roi d'Espagne, qui est entré en guerre par solidarité avec ses parents d'Autriche, lutte depuis 1640 pour mater la rébellion dans la Catalogne occupée par la France, et pour enrayer la sécession du Portugal. Il essaye par tous les moyens d'obtenir la paix avec la Hollande, ce que la France essaye absolument d'empêcher²⁹.

Les négociations s'enlisent, les deux villes fourmillent d'espions et multiplient les occasions d'incidents qui n'aident en rien à la paix³⁰. Saavedra Fajardo s'affaire et essaye d'occuper le terrain : les *Folies de l'Europe* est sa contribution à une autre forme de guerre, celle que les belligérants se livraient sur le papier. Dans cet opuscule qui circulait à ses débuts sous la forme de copie manuscrite, il opposait aux folies de l'Europe, un raisonnement fondé sur ce qu'il estimait être le véritable intérêt des nations européennes : un plaidoyer pour la sauvegarde de l'unité représentée par l'Empire, seule garantie de paix et véritable équilibre face à un

di. La poésie du Sac de Rome en Europe (1527) : Pasquins et Contrafacta », *Camena*, 2, 2007.

29. Ce qu'elle obtiendra par la Paix de Munster signée entre l'Espagne et la Hollande le 15 mai 1648. Cette paix, pour laquelle Saavedra avait tant œuvré, fut négociée par le comte de Peñaranda, son successeur, lui aussi, homme d'État et grand diplomate.

30. Le courrier de Saavedra Fajardo raconte en détail l'arrivée du Duc de Longueville et l'étalage de richesse du personnage et de sa suite dont les carrosses provoquaient de véritables embouteillages dans cette ville de Munster peu préparée à de tels encombrements. Voir Manuel Fraga Iribarne, *Don Diego de Saavedra y Fajardo y la diplomacia de su época*, op. cit., p. 470-473.

royaume de France qui compte à lui seul presque autant d'habitants que le reste du continent³¹. Un plaidoyer pour un état de droit, opposé au droit de conquête exercé sur les nations sœurs car filles de la mère Europe, mais un état qu'il lui savait impossible à tenir par les Habsbourg d'Autriche.

Mercure, porte-parole de Saavedra Fajardo, commence par constater l'énormité du gâchis humain et l'aveuglement général, car personne ne semble voir où est le véritable problème, quel est le véritable obstacle pour arriver à la paix. La guerre, certes, est au départ une guerre civile allemande, mais aux antagonismes religieux entre catholiques et protestants se sont ajoutées les vieilles rancunes des princes de l'Empire contre l'empereur. On arrive ainsi à une situation de subversion généralisée où seule la haute stratégie de Richelieu a un sens. Lui seul sait où il va et ce qu'il veut : « abattre la maison d'Autriche », non point par ce qu'elle menace le territoire de la France, mais parce qu'elle est le principal obstacle pour arriver à ce statut de première puissance, de puissance dominante, auquel elle a toujours aspiré : « Personne ne fait la guerre à la France, mais elle la fait à tous les princes limitrophes et envahit leurs États³² ».

Mercure passe en revue les nations en lice³³. Il commence par l'Allemagne, cœur de l'Europe :

Rien ne m'a plus profondément ému que de voir l'Allemagne en situation d'esclave des nations, elle qui, siège de l'Empire, devrait être universelle maîtresse, [...] elle à qui l'union et la concorde pourraient donner l'empire sur le monde, rendue par la désunion à ses ennemis³⁴.

Il continue par la Pologne, où « la charrue du laboureur trébuche encore sur les cadavres des Polonais » tués lors de la guerre contre la Suède pour la Livonie ; la Pologne, qui, avec les Turcs à ses

31. La politique de Ferdinand le Catholique visait, non point à « encercler » la France, mais à contenir le royaume dans ses limites du moment, car la France, par son propre poids, qui, vers 1490, était de presque 20 millions d'habitants, contre huit millions pour toute la péninsule Ibérique et deux millions pour l'Angleterre, constituait un véritable danger pour ses voisins.

32. Diego de Saavedra Fajardo, *Folies de l'Europe*, *op. cit.*, p. 83.

33. Saavedra s'occupe aussi, et avec sa perspicacité habituelle, de l'Angleterre qui n'intervient pas directement sur le continent : elle a sa propre guerre civile, et de la Suisse, où il avait été longuement en poste, qui voit reconnu son statut.

34. Diego de Saavedra Fajardo, *Folies de l'Europe*, *op. cit.*, p. 81.

portes et avec un besoin vital de pouvoir accéder à la mer Baltique³⁵, n'a pas encore compris que ses intérêts sont du côté des impériaux. Insensé aussi le Royaume de Danemark qui met l'arbitrage de la paix avec la Suède entre les mains des Français alliés de cette dernière. La Suède ? Certes, ses armées ont semé la terreur entre les catholiques mais au prix de la mort de son roi, et maintenant elle aurait intérêt à essayer de conserver ses acquis et pour cela à se dégager au plus vite de son alliance avec la France. Pas moins folle est la Savoie qui, en acceptant l'occupation de fait par la France de Pignerol, met en danger sa propre indépendance. Folie plus grande encore celle de la reine de France, cette infante espagnole qui doit avoir :

un cœur d'acier ou de diamant puisque ni les calamités ni les souffrances de ses frères ne la touchent et qu'elle maintient une guerre volontairement, sans que la ruine du royaume d'où elle vient, ni la chute entre les mains – non pas des Français – mais entre celles de certains sectaires, de la maison dont elle est issue, puissent l'émouvoir³⁶.

Saavedra se garde bien de confondre la France avec « le ministre de la reine », ce d'autant plus que le pays commence à faire savoir son mécontentement et que Saavedra et Madrid sont bien au courant. Cette guerre « volontaire » de la reine et de son ministre se fait en invoquant un droit de défense pour la France, mais Saavedra insiste : l'Espagne a toujours cherché l'alliance avec la France³⁷ et n'a jamais empiété sur le territoire de cette dernière.

35. La guerre polono-suédoise de 1626-1629 avait pris fin en 1635, confirmant les accords de paix de Altmark, signés en 1629.

36. Diego de Saavedra Fajardo, *Folies de l'Europe, op. cit.*, p. 109. Le qualificatif est lourd de sens car il indique l'absence de raisons qui conditionnent le qualificatif de « guerre juste », guerre défensive, la seule qui dans l'éthique chrétienne, issue de l'augustinisme thomiste, puisse être entreprise en accord avec la justice. Sur la déclaration de guerre faite à l'Espagne par la France en 1635, voir José Jover Zamora, *1635 : Historia de una polémica y semblanza de una generación*, Madrid, CSIC, 1949.

37. Saavedra, qui fait un long discours historique sur les relations de voisinage entre les deux pays, oublie pourtant le traité d'assistance mutuelle passé entre la Castille des Trastámaras et la France. Ce traité, invoqué par la France lors de la guerre de Cent Ans mit à disposition de la France les services de la flotte de Castille, la plus puissante de l'époque. Gutierre Díez de Gámez, *El Victorial, Crónica de Don Pero Niño Conde de Buelna*, Madrid, édition de Rafael Beltrán Llavador, 2005. La campagne en France se déroule entre 1403 et 1405.

La Fronde (1648-1655) commence à se faire entendre et Saavedra espère que les difficultés internes de la France puissent amener celle-ci à une paix moins inacceptable pour l'Espagne. Pourtant, les négociations de « paix » n'avancent point, entre autres choses parce qu'elles sont menées en l'absence d'un cessez-le-feu. Logiquement, les parties attendent les résultats des champs de bataille pour s'asseoir vraiment à la table des négociations. Situation totalement folle surtout pour le plénipotentiaire espagnol toujours suspendu aux ordres de Madrid, où les nouvelles mettent du temps à arriver et les décisions du Conseil encore plus à partir.

En fait Saavedra, mort en 1646, aura la chance de ne pas assister à l'épisode de la paix de Westphalie³⁸, qui correspond exactement à ses prédictions : l'Empire se voit émietté en trois cent quarante trois États. La France arrondit son royaume avec des territoires qui demeureront objets de litige jusqu'à la deuxième guerre mondiale. La papauté, malgré sa fine diplomatie, ou à cause d'elle, disparaît comme force politique, et l'Espagne, lâchée par les Habsbourg d'Autriche, se voit contrainte à continuer seule la bataille³⁹ contre un dépouillement programmé où le droit de conquête remplace la notion de Droit.

L'Europe, conçue en tant qu'entité ayant la conscience d'une collectivité aux intérêts supérieurs, aux contraintes morales ou idéologiques, disparaît devant la raison d'État nationale de Richelieu. En 1648, la guerre dite de Trente Ans, en fait, dernier épisode de presque deux siècles de lutte, laisse la place à l'Europe des nations, théâtre des intérêts particuliers et individuels où la raison d'État remplace les impératifs moraux comme norme des rapports internationaux et où seule la notion d'équilibre des pouvoirs, devenu paradigme d'orthodoxie politique, pourra modérer la voracité des uns et des autres.

Les nouvelles circonstances politiques et idéologiques font que l'Europe issue de la guerre, cette nouvelle Europe affectée par ce que Paul Hazard appelle « la Crise de la conscience européenne⁴⁰ », crise qui n'affecte pas l'Espagne de la même manière qu'elle affecte

38. Sur Saavedra Fajardo dans le contexte de la Paix de Munster et de la guerre de Trente Ans, voir José Jover Zamora, *1635 : Historia de una polémica, op. cit.*

39. En fait la paix des Pyrénées (1659) marque un temps d'arrêt, mais pas la fin des hostilités entre la France et l'Espagne qui ne prendront réellement fin qu'en fonction des perspectives de l'héritage espagnol.

40. Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, Boivin, 1935 (1^{re} éd.). Édition consultée : Paris, Gallimard, 1961.

l'Allemagne ou la France, n'est plus une Europe où l'Espagne peut trouver sa place. De plus, la mort sans descendance de Charles II d'Espagne, l'arrivée sur le trône d'Espagne d'un prince issu de la maison de France et les résolutions de la paix d'Utrecht changent notablement la place de l'Espagne sur l'échiquier européen⁴¹. Dans ces conditions, l'Espagne du XVIII^e siècle, un peu en marge de cette nouvelle Europe⁴², tout en gardant une présence très active sur l'Europe méditerranéenne, entame une de ces périodes de retrait, par rapport aux affaires intra-européennes qui font partie de son histoire.

Au XVIII^e siècle, l'Espagne, qui est toujours une grande puissance avec un immense empire, se tourne vers son empire américain qui accapare toute son attention. C'est là que sont ses intérêts, mais aussi les intérêts de l'Europe dont elle est l'avant-poste. L'Espagne se tourne donc vers son corps américain auquel elle essaie d'inculquer son âme européenne. Tâche immense, surtout si l'on songe aux à peine sept millions d'habitants⁴³ qui devaient l'accomplir, et dont seul le désastre des guerres napoléoniennes pourra la détourner.

II. Le regard de l'Espagne sur l'Europe : Juan Donoso Cortés (Madrid 1850) et José Ortega y Gasset (Berlin 1949)

Le retour de l'Espagne sur la scène européenne au XIX^e siècle se fait dans des conditions qui n'ont que très peu à voir avec celles que connurent les trois siècles précédents. L'Espagne, massacrée par l'invasion napoléonienne et ses suites⁴⁴ qui l'avaient réduite au

41. Il faut en effet noter que l'Espagne garde toujours une très forte présence en Italie où elle arrive à récupérer des territoires (Naples, Sicile, Parme, Plasencia, Guastalla) que la paix d'Utrecht attribuait aux Habsbourg de Autriche. Voir José María Jover Zamora, « Política atlántica y política mediterránea en la España de Feijoo », Oviedo, *Cuadernos de la Cátedra de Feijoo*, 1956.

42. Les pactes de Famille signés entre l'Espagne et la France ont surtout une finalité défensive vis-à-vis de l'Angleterre qui constituait une sérieuse menace pour les territoires américains des deux alliés.

43. José Ojeda Nieto, « La población de España en el siglo XVII. Tratamiento demográfico de la bula de la Santa Cruzada », *Revista de Historia moderna y contemporánea*, II, 2004, p. 77-114.

44. Les territoires d'Amérique comme ceux de la Péninsule se sont levés au cri de « Vive le Roi et mort à Napoléon », mais la coupure totale de communication entre l'Espagne péninsulaire et l'Espagne américaine, a causé une rupture de fait irréparable. Le fait d'indépendance se consomme entre 1820 et

faible espace de son territoire européen, tête détachée de son corps américain, se voyait dans l'obligation de se « réinventer », et elle ne pouvait le faire qu'en fonction de sa réalité européenne. Les relations Espagne-Europe se font donc dans le contexte d'une Espagne amoindrie et, en quelque sorte, à contrecourant du reste des nations européennes : elle a cessé d'être un grand empire au moment même où ses sœurs européennes, à commencer par la France, vont se lancer dans une course au colonialisme, faisant du nombre et de l'extension des colonies, l'enseigne de la réussite nationale.

Mais cette Europe aux nationalismes exacerbés où l'Espagne doit trouver sa place, est secouée par des révolutions récurrentes, qui ont par ailleurs une répercussion directe sur sa situation interne. L'Europe est encore, et une nouvelle fois, en crise et si le discours de Juan Donoso Cortés⁴⁵, choisi pour illustrer cet état de choses au XIX^e siècle, a des accents d'un prophétisme apocalyptique qui n'ont rien à envier à ceux de ses prédécesseurs du XVI^e et XVII^e siècles, celui que José Ortega y Gasset prononcera en 1949, au milieu des décombres et des ruines de Berlin, au cœur de cette Europe

1840. Voir entre autres François Xavier Guerra, *Modernidad e independencias. Ensayos sobre las revoluciones hispánicas*, México, Fondo de Cultura económica, 1993.

45. La personne et l'œuvre de Juan Donoso Cortés ont toujours été l'objet de profondes controverses. Son œuvre de polémiste, défenseur d'un catholicisme rendu obsolète par le concile Vatican II, aurait dû le plonger dans le plus complet des oublis, or on constate que son œuvre continue à attirer l'attention. En fait la personnalité de Donoso Cortés ne se limite point à son activité comme polémiste défenseur d'un catholicisme proche de celui de Joseph de Maistre : Donoso fut aussi un diplomate et un homme d'État qui a joui d'un grand crédit en Espagne et surtout en Europe, en particulier en France où il a été traduit et réédité à maintes reprises. Peu d'Espagnols auront joui d'autant d'estime et de considération en Europe que Donoso. À la très nombreuse bibliographie existant sur le sujet, se sont ajoutés ces dernières années les écrits et articles publiés à l'occasion du deuxième centenaire de sa naissance. Voir *Encuentros de Estudios comarcales Vegas Altas La Serena y la Siberia, Dedicado a la conmemoración del bicentenario del nacimiento de Don Juan Donoso Cortés*, Valle de la Serena, Don Benito, 2009. En 2014 et à l'occasion de l'entrée de ses archives aux Archives de la Communauté de Madrid, la ville lui consacra une exposition qui s'accompagnait d'un important volume recueillant des articles sur l'homme et sa pensée. Voir *Donoso Cortés : El reto del Liberalismo y la Revolución*, Madrid, Archivos de la Comunidad de Madrid, 2014. Indispensable pour comprendre l'influence politique de Donoso : Luis Diez del Corral, « Donoso Cortés doctrinario. La constitución de 1845 », *El Liberalismo doctrinario*, Madrid, Instituto de Estudios Políticos, 1945, p. 493-544.

presque agonisante, portera sur les idées de prise de conscience et de résurrection.

Le discours sur la situation de l'Europe (1850) de Juan Donoso Cortés : les secousses des révolutions de 1848 et la fin du « concert des nations »

Aujourd'hui il s'agit uniquement de distribuer convenablement la richesse qui est très mal distribuée. [...] Si les gouvernements des nations ne trouvent pas le moyen de résoudre le problème, c'est le socialisme qui viendra le résoudre et il le résoudra en mettant les nations à sac. Pour résoudre le problème causé par la richesse cumulée par un gigantesque égoïsme, il faut de l'aumône à grande échelle...⁴⁶

Les lignes placées ici en exergue viennent d'une lettre adressée en 1851 par Juan Donoso Cortés, Marquis de Valdegamas, à María Cristina de Naples, mère de la reine d'Espagne. Juan Donoso Cortés que l'on voit ici si profondément touché par l'état social et politique de l'Europe est un penseur politique, philosophe, mais aussi homme d'État et diplomate⁴⁷. Dès la fin de 1847, il était à Berlin en

46. Juan Donoso Cortés, « Carta à la reina regente » (datée de 1851), *Obras Completas*, vol. II, Madrid, BAC, 1946, p. 596 et *sq.* La BAC (*Biblioteca de Autores Cristianos*) a réédité les œuvres complètes de Donoso Cortés à trois reprises : en 1946, 1966 et en 1970. En fait, la collection des *Obras* de Donoso Cortés a connu pas moins de neuf rééditions entre 1848, date de l'édition de Ramon Rodríguez de Rivera (*Colección escogida de los escritos del Excmo. Don Juan Donoso Cortés Marqués de Valdegamas*, Madrid, 1848), et 1970, date de la dernière édition, celle de Carlos Valverde (in *Obras Completas de Donoso Cortés*, edición introducción y notas de Carlos Valverde, Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1970).

47. Sa mission à Berlin comprenait aussi des travaux d'approche afin de renouer les relations diplomatiques avec la Russie qui ne reprendront qu'en 1856 à la fin de la guerre de Crimée. Donoso était un diplomate de haut niveau. Les dépêches conservées au ministère des Affaires extérieures révèlent un esprit rigoureux, lucide et pragmatique quand il le faut. Voir José de Yanguas Messia, « Donoso Cortés diplomático », journal ABC, Madrid, 10 mai 1953. Habile négociateur et personnalité attractive, très estimé des interlocuteurs comme le prince de Metternich ou Napoléon III, Donoso avait participé à la rédaction du contrat de mariage entre Napoléon III et Eugénie de Montijo, dont il fut le témoin.

tant que ministre plénipotentiaire de l'Espagne et donc en première ligne pour appréhender l'importance du mouvement révolutionnaire qui a secoué le continent en 1848. La flamme révolutionnaire semble prendre partout : elle s'est allumée en Italie au mois de janvier, en France ce sont les journées de février qui mettent fin à la monarchie de juillet, au mois de mars c'est en Allemagne, où l'unification autour de la Prusse venait pourtant de démarrer, que la révolte éclate. En Autriche règne aussi un état d'agitation générale, les barricades s'installent à Vienne au mois de mai, et le prince de Metternich a dû fuir son pays et se réfugier en Angleterre. Rome voit la fuite du pape qui, au mois de novembre de cette année de 1848, doit s'exiler à Gaeta. Bref, 1848 paraît anéantir l'Europe de 1815.

La situation en Espagne est, pour d'autres raisons, tout aussi hasardeuse. À Berlin, il avait fallu faire reconnaître la reine Isabelle II comme légitime titulaire du trône d'Espagne⁴⁸, une légitimité qui était loin d'être reconnue par tous, étant même contestée au sein de son propre pays où son oncle, l'Infant don Carlos, lui disputait le droit au trône. Ce dernier voyait ses aspirations soutenues par une partie du pays : les régions du nord de l'Espagne partisans de l'absolutisme comme forme de gouvernement et du maintien du système *foral*, c'est-à-dire le maintien des *fueros* ou éléments constitutifs des particularités de droit de chacune de ces régions (Pays Basque, Navarre et Catalogne en particulier). Des éléments qui octroient, entre autres, des avantages fiscaux considérables par rapport au reste du pays. La guerre de succession se double donc d'une guerre civile où les tenants de l'absolutisme, avec Don Carlos à leur tête, s'opposent aux tenants du libéralisme, qui soutiennent la jeune reine.

Madrid, qui a pris le parti de la jeune reine, a un gouvernement de facture libérale qui fonctionne sur la base d'une Constitution, celle de 1845, et d'un partage des pouvoirs entre Las Cortes et la reine. La régente, par la force des circonstances, gouverne avec les libéraux, divisés comme partout entre radicaux et modérés. Madrid

48. La reine était reconnue par la France, l'Angleterre, le Portugal, la Belgique, les Pays-Bas et la Grèce, mais l'Autriche, la Prusse, la Russie et les États pontificaux soutenaient don Carlos. On peut avoir un aperçu des négociations menées par Donoso Cortés pour obtenir cette reconnaissance, dans la correspondance échangée par ce dernier avec le comte Atanazy Raczyński, alors plénipotentiaire de la Prusse en Espagne. Voir *Deux diplomates, le comte Raczyński et Donoso Cortés marquis de Valdegamas, dépêches et correspondance politique* (1848-1853), publiée par le comte Adhémar d'Antioche, Paris, Plon, 1880.

a gagné la première guerre dite *carliste*⁴⁹ (1833-1840), et la reine⁵⁰, qui a à peine quinze ans, est à nouveau sous la tutelle de sa mère Cristina de Naples, dont Donoso Cortés a été le secrétaire⁵¹. Ce dernier est un libéral modéré, au moins jusqu'en 1848, comme pouvait l'être en France un doctrinaire à la façon d'un Guizot⁵² ou d'un Royer Collard⁵³. Cependant les événements de 1848, où il voit surtout le résultat d'un état social absolument révoltant, vont le porter vers ce qu'il appelle sa conversion⁵⁴ : c'est-à-dire le retour vers un catholicisme absolu qu'il entrevoyait comme le seul remède contre le désordre politique mais surtout humain et social qui déchirait l'Europe, le seul remède contre ce *fantôme* de communisme qui avait *manifesté* son existence en février de 1848⁵⁵. La vision de

49. *Carlistes*, ou partisans de Don Carlos de Borbón, et *cristinos*, ou partisans de la reine Cristina de Naples, mère de la reine et régente du royaume.

50. Isabelle avait été déclarée comme ayant atteint la majorité d'âge en 1840, alors qu'elle n'avait que treize ans, ce, entre autres choses, pour se débarrasser de la reine régente. Cette dernière reviendra auprès de sa fille en 1843 et elle y restera jusqu'en 1854, date à laquelle elle partira à Paris. En 1846, sa fille se verra contrainte d'épouser le candidat le moins gênant pour les puissances européennes qui, malheureusement, était aussi le plus inadapté à la fonction qu'il devait accomplir : son cousin Francisco d'Assise.

51. Ces trois années où Donoso vécut à Paris après l'exil de la reine mère ont eu une importance considérable dans son évolution. Il semble avoir connu l'Institut Historique que dirigeait Royer-Collard et avoir entamé une première relation avec Charles de Montalembert.

52. María Cruz Mina, dans « La "inopinable" opinión pública de los doctrinarios », *Historia Contemporánea*, 27, 2003, p. 695-717, rappelle que Donoso était surnommé « Guizotin ». Sur l'importance de la réception de l'œuvre de Guizot en Espagne, voir, entre autres, Joan J. Adrià i Montolío, « La civilización doctrinaria: Guizot y la Historia europea », *La Torre del Virrey, Revista de estudios culturales*, 18, 2015/2, p. 1-46.

53. Les libéraux espagnols dits « modérés », se trouvent dans la même ligne que les « doctrinaires » français, étant comme eux désireux de se tenir à ce « juste milieu », celui capable d'éviter les ruptures violentes avec le passé, sans pour cela se renfermer dans une réaction sourde à toute évolution. Sur le sujet, voir Carlos Seco Serrano, *Historia del conservadurismo español*, Madrid, Temas de Hoy, 2000 et Así Luis Diez del Corral, *El liberalismo doctrinario*, Madrid, Centro de estudios Políticos, 1945 (rééditions en 1956 et 1984).

54. Il semblerait que la mort de son unique frère ait eu un retentissement très fort sur Donoso Cortés et que ce soit là aussi une cause de son retour à un catholicisme intégriste.

55. La première version espagnole du *Manifeste du Parti communiste* que Karl Marx et Friedrich Engels font paraître à Londres le 21 février 1848 est

l'histoire de Donoso Cortés, qui va au-delà du raisonnement philosophique, deviendra une véritable théologie où seul le providentialisme trouve sa place⁵⁶ ; des idées qu'il exposera dans ce qui est son œuvre majeure : *l'Essai sur le Catholicisme, le libéralisme et le socialisme*. Publiée à Madrid en 1851, elle est presque simultanément, traduite et publiée à Paris⁵⁷.

C'est donc dans un contexte de fragilité générale que Donoso Cortés, lui-même atteint de la maladie qui l'emportera trois années plus tard, prononce ce discours du 30 janvier 1850. C'était la première séance des Cortes où Narvaez, chef du gouvernement en place, demandait le vote du budget de l'année⁵⁸. L'auteur, dont c'est le dernier discours en tant que député, se prépare à quitter l'Espagne pour assumer à Paris le poste d'ambassadeur d'Espagne. Il mourra à Paris en 1853.

Dans le Discours sur *L'État général de l'Europe*⁵⁹, Donoso Cortés, après avoir traité rapidement de l'intérêt, médiocre à ses yeux, de débattre aux Cortes des questions économiques, en vient à une sorte de rapport sur la situation européenne. Un rapport où il décrit les circonstances d'un état de subversion généralisée, véritable

celle de José de Mesa, datée de 1872. Sur le sujet, voir Jean-Louis Guereña, « Contribution à la biographie de José de Mesa Léompart », *Estudios de Historia Social*, 8-9, 1979, p. 129-141.

56. Il n'est pas dans notre propos d'entrer ici dans une analyse de la pensée historico-philosophique de Donoso Cortés, en effet le sujet, souvent traité, l'a été avec beaucoup de pertinence par Jules Chaix-Ruy, *Donoso Cortés Théologien de l'Histoire et prophète*, Paris, Beauchesne, 1956 (réédition en 1997).

57. La première édition française d'une œuvre de Donoso Cortés est celle de ses *Lettres et Discours*, Librairie Centrale Catholique et Classique, Paris, 1850. *L'Essai sur le Catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, paru en 1851 à Paris (Bibliothèque Nouvelle), à Liège (Lardinois éditeurs) et à Bruxelles (De Mortier). En 1858, parut la première édition française des œuvres complètes précédées d'une introduction par Louis Veuillot : *Œuvres de Donoso Cortés, Marquis de Valdegamas, ancien ambassadeur près la cour de France*, Paris, Librairie d'Auguste Vaton, 1858 (réédition en 1862).

58. José María Jover Zamora, « La percepción española de los conflictos europeos: notas históricas para su entendimiento », Madrid, *Revista de Occidente*, 57, 1984, p. 5-41.

59. Le texte du Discours fut publié à Paris en français le 21 février 1850, *Situation générale de l'Europe*, par M. Donoso Cortés Marquis de Valdegamas (Discours prononcé le 30 janvier à la Chambre des Députés d'Espagne) (Extrait de l'Univers), Paris, 1850. Nos citations se font à partir de l'édition en langue française de 1858 : « Discours sur la Situation générale de l'Europe », in *Œuvres de Donoso Cortés...*, *op. cit.*, 1858, t. I, p. 378-407.

lame de fond qui menace de tout balayer sur son passage. Les nations européennes sont toutes atteintes par une même maladie, celle de la révolution socialiste, qui bouleverse de fond en comble l'ordre des choses, un état de choses dont on n'a pas exactement pris conscience en Espagne⁶⁰.

Dans le rapport, on peut distinguer deux temps. Un premier, où Donoso Cortés s'efforce d'expliquer l'action du socialisme à l'intérieur même des nations qui, de son fait, sont dans un état d'insurrection radicale ; et un second, où Donoso se penche sur les interférences entre l'état social des nations atteintes par l'œuvre dissolvante du socialisme et la poussée des entités nationales qui n'entendent pas devoir rester dans leurs frontières.

Voyez l'état de l'Europe : il semble que tous les hommes d'État aient perdu le don de conseil, il y a comme une éclipse de la raison humaine, les institutions subissent des bouleversements et les nations de grandes et soudaines décadences. Jetez messieurs, jetez avec moi les yeux sur l'Europe de la Pologne au Portugal, et dites-moi, la main sur la conscience, [...] s'il y a une seule société qui puisse dire : je suis solide sur moi-même. Et qu'on n'allègue pas que la révolution a été vaincue en Espagne et vaincue en Italie, vaincue en France, vaincue en Hongrie, non messieurs, ce n'est pas la vérité. La vérité est que toutes les forces sociales concentrées et portées à leur plus haut degré de puissance ont suffi à peine et n'ont rien fait de plus que suffire à contenir le monstre. [...]

Ce n'est pas ici, c'est en France qu'on se rend compte des progrès du socialisme [...] le socialisme a trois grands théâtres : en

60. De fait, il y eut des barricades à Madrid dès le mois de mars et le cours de la Deuxième Guerre carliste (1846-1849), celle des *Matiners* (littéralement : *les lève-tôt*), qui se déroule surtout en Catalogne, connut un moment particulièrement dangereux en 1848. Le discours, prononcé par Donoso Cortés le 4 janvier 1849, donnait son appui à Narvaez qui, au vu de l'état de révolution généralisée du moment, demandait l'approbation de son projet de loi accordant au gouvernement la possibilité de suspendre les garanties individuelles concédées par la Constitution de 1845. Il est appelé le « Discours de la dictature ». Il eut un grand retentissement dans toute l'Europe. La bibliographie sur le sujet est particulièrement importante. Sur la question en général et sur l'intervention de Donoso Cortés, voir Luis Sanchez Agesta, *Historia del Constitucionalismo español*, Madrid, Instituto de Estudios Políticos, 1964, p. 34. Voir aussi Francisco Fernández Segado, « Las disposiciones de excepción en la década moderada », Madrid, *Revista de Estudios Políticos*, 205, 1976, p. 81-118.

France sont les disciples, rien que les disciples, en Italie les séides, rien que les séides, en Allemagne sont les Pontifes et les maîtres [...] la vérité est que le redoutable problème est debout et que l'Europe ne sait ni ne peut le résoudre [...] tout annonce une crise prochaine et funeste, un cataclysme comme jamais les hommes n'en ont vu⁶¹.

Pour Donoso, cet état d'insurrection générale est une sorte de cancer social qui dénonce l'existence d'un désordre essentiel, voire ontologique, propre aux civilisations qui se trouvent dans ce qu'il appelle la phase « négative ». Dans l'idéologie de Donoso, cette phase de décomposition ou de décadence s'oppose à la phase « affirmative » ou « progressive ». Cette dernière repose sur des vérités dont la densité ontologique donne une assise solide à la société⁶².

Ainsi, et revenant sur cette question de budget, objet du vote, il affirme que :

[...] les réformes économiques ne sont pas un remède suffisant à ce mal : la chute d'un gouvernement et son remplacement par un autre gouvernement ne sont pas non plus un remède. L'erreur

61. Juan Donoso Cortés, *Discours...*, *op. cit.*, p. 387.

62. « La civilisation a deux phases : une que j'appellerais affirmative parce qu'en elle la civilisation repose sur des affirmations ; je l'appellerais aussi progressive, parce que ces affirmations sur quoi la société repose sont des vérités [...]. L'autre phase de la civilisation je l'appellerai négative parce qu'elle repose exclusivement sur des négations ; je l'appellerai décadente parce que ces négations sont des erreurs ; et je l'appellerai révolutionnaire, parce que ces erreurs se changent à la fin en révolutions qui bouleversent les États. » Donoso, qui est déjà pleinement dans le temps de ce qu'il appelle sa conversion, établira une corrélation entre les vérités premières, Dieu, personne (et non idée), omniprésent qui règne sur le ciel et sur la terre, et le système politique, le roi, présent partout grâce à ses agents, qui règne sur ses sujets et qui gouverne son royaume dans une monarchie absolue ou constitutionnelle : « comme les entendent les modérés de tous les pays... ». En revanche, la monarchie constitutionnelle progressiste s'insère déjà dans le système de la négation, celle de premier degré : le roi existe et règne, mais il ne gouverne pas, en corrélation avec Dieu qui, certes, existe et règne, mais qui est trop élevé pour gouverner les choses humaines. Donoso établit ainsi trois niveaux d'affirmation et trois niveaux de négation qui se situent en une relation à Dieu et génèrent trois formes de gouvernement. Au déisme, qui nie la providence correspond la monarchie constitutionnelle progressiste. Au panthéisme, correspond le républicanisme, à l'athéisme, Donoso répond par la bouche de Proudhon : « Il n'y a pas de gouvernement », Juan Donoso Cortés, *Discours...*, *op. cit.*, p. 393-395.

fondamentale est de croire que les maux dont souffre l'Europe viennent des gouvernements. Je ne nierai pas l'influence du gouvernement sur les gouvernés : comment le nierais-je ? Qui l'a jamais niée ? Mais le mal est beaucoup plus profond, beaucoup plus grave, le mal est dans les gouvernés, le mal vient de ce que les gouvernés sont devenus ingouvernables. La vraie cause de ce mal grave et profond c'est que l'idée de l'autorité divine et de l'autorité humaine a disparu⁶³.

La deuxième partie du Discours concerne la situation internationale : les nations et les relations des unes par rapport aux autres. Donoso, qui rentre de son ambassade à Berlin, fait comprendre le devoir de discrétion qui s'impose à lui en ce qui concerne la Prusse. Il commence donc en évoquant la Russie, pilier du Pacte de la Sainte-Alliance qui, rappelons-le, n'avait pas de relations diplomatiques avec l'Espagne et qui par ailleurs avait joué un rôle déterminant au congrès de Vérone, décidant en 1822 de l'envoi des « Cent mille fils de Saint Louis » pour obliger l'Espagne à accepter la monarchie absolue voulue par Ferdinand VII et donc, à renoncer à la Constitution de Cadix de 1812. La France, membre de la Quintuple Alliance, entreprit une nouvelle invasion de l'Espagne invoquant, cette fois-ci, des arguments contraires à ceux qu'elle avait invoqués en 1808, mais avec des résultats tout aussi désastreux pour le pays⁶⁴.

Cependant, dans ce discours, il ne s'agit pas de l'Espagne, mais de l'Europe des nations et celles-ci sont passées en revue, les unes après les autres, un peu à la façon dont le *Mercure de Saavedra Fajardo* les faisait défiler dans ses *Folies de l'Europe*⁶⁵, avec une notable différence : en 1648, la Russie ne faisait pas partie du défilé alors que, dans le discours de Donoso, la Russie a un protagonisme de premier plan. D'ailleurs elle préoccupe. Sa politique face à la

63. *Ibid.*, p. 391.

64. Sur le congrès de Vérone, voir Juan Donoso Cortés, *Consideraciones sobre la Diplomacia y su influencia en el estado político y social de Europa, desde la revolución de julio hasta el tratado de la Cuádruple Alianza*, Madrid, Miguel de Burgos, 1834, p. 39-47. La lecture de Donoso Cortés en tant que diplomate reste une source d'information de grand intérêt. L'Autriche n'approuva pas la résolution d'intervention en Espagne, l'Angleterre non plus et Donoso ajoute que ce ne sont pas des pratiques conformes au système anglais qui « préfère à la victoire directe, la politique sournoise d'aide au processus de désintégration interne de la nation visée ».

65. Donoso a très bien mis en rapport la situation de l'Europe de 1848 avec celle issue de la paix de Westphalie de 1648. *Ibid.*

Turquie, sa volonté d'accéder à la mer Méditerranée, dérangent les intérêts de l'Angleterre et de la France. Sa dynamique expansive est censée mettre en danger ce précieux équilibre des forces, feuille de route de l'Europe issue du congrès de Vienne. Nous sommes à l'avant-veille de la guerre de Crimée et Donoso, en rassurant son auditoire sur l'hypothèse du danger que pourrait courir l'Europe du fait de la Russie, fait aussi le bilan de la situation européenne en faisant bien la différence entre l'Europe d'avant la date fatidique de 1848 et celle d'après :

On parle ici, messieurs, du danger que court l'Europe de la part de la Russie : je crois que pour aujourd'hui et pour longtemps je puis tranquilliser l'assemblée en lui donnant l'assurance qu'elle n'a pas le moindre danger à redouter de ce côté.

L'influence que la Russie exerçait en Europe, messieurs, elle l'exerçait au moyen de la Confédération germanique. Cette confédération a été faite contre Paris qui était la cité révolutionnaire, la cité maudite, et en faveur de Saint-Petersbourg, qui était alors la cité sainte, la cité du gouvernement, la cité des traditions restauratrices. Qu'en résulta-t-il ? Que la Confédération n'est pas un empire, comme elle eut pu l'être alors, et elle ne fut pas un empire parce que la Russie ne pouvait en aucun cas s'accommoder d'avoir en face d'elle un empire allemand [...]. La Confédération se composa de principautés microscopiques et de deux grandes monarchies. Que pouvait désirer la Russie dans l'hypothèse d'une guerre avec la France ? Que ces deux monarchies fussent absolues ? Elles le furent. [...] Voilà messieurs comment l'influence de la Russie depuis la formation de la Confédération germanique jusqu'à la révolution de février s'est étendue de Saint-Petersbourg à Paris.

Mais depuis la Révolution de février les choses ont changé de face :

[...] la tempête révolutionnaire a jeté à bas les trônes, traîné dans la poussière les couronnes, humilié les rois. La Confédération germanique n'existe plus : l'Allemagne aujourd'hui n'est qu'un chaos, à l'influence de la Russie qui s'étendait de Saint-Petersbourg à Paris, a succédé l'influence démagogique de Paris qui s'étend jusqu'en Pologne. [...]

Voyez la différence : la Russie comptait avec deux alliés puissants : l'Autriche et la Prusse. Aujourd'hui on sait qu'elle ne peut compter que sur l'Autriche, mais l'Autriche lutte et luttera longtemps contre l'esprit démagogique [...] et enfin elle doit tenir toutes ses forces en réserve pour une lutte possible avec la Prusse. Il en résulte que l'Autriche étant neutralisée, la confédération germa-

nique n'existant plus, la Russie ne peut plus compter aujourd'hui que sur ses propres forces [...]. Cette lutte serait insensée, absurde de la part de la Russie, en cas de guerre générale, le résultat certain infaillible enlèverait à la Russie son rang de puissance européenne et la réduirait à n'être qu'une puissance asiatique, vous voyez pourquoi la Russie fuit la guerre, et pourquoi l'Angleterre la veut ; et sans la faiblesse chronique de la France, qui n'a pas pu suivre en cela l'Angleterre ; sans la prudence autrichienne ; sans la très sage prévoyance de la diplomatie russe, la guerre eût éclaté. C'est parce que la Russie n'a pas voulu, n'a pas pu vouloir la guerre que la guerre n'a pas éclaté au sujet de la question des réfugiés en Turquie⁶⁶.

Selon Donoso Cortés, ce n'est pas pour autant que l'on peut effacer l'idée d'une Russie redoutable, bien au contraire, mais pour que la Russie « accepte une guerre générale [...] et s'empare de l'Europe », il faut compter sur l'effet désintégrant de la révolution sur l'idée de nation et sur l'effet dynamisant d'un panslavisme :

Il faut d'abord que la révolution, après avoir dissous la société, dissolve les armées permanentes. En second lieu, que le socialisme, en dépouillant les propriétaires, éteigne le patriotisme, parce qu'un propriétaire dépouillé ne peut pas être patriote [...]. En troisième lieu, il faut que se réalise la confédération puissante de tous les peuples slaves sous l'influence et le protectorat de la Russie. Les nations slaves comptent, messieurs, quatre-vingt millions d'habitants [...] lorsque la révolution aura détruit en Europe les armées permanentes, lorsque les révolutions socialistes auront éteint le patriotisme en Europe, lorsque l'Orient de l'Europe se sera accompli dans la grande fédération des peuples slaves, lorsque dans l'Occident il n'y aura que deux armées, celle des spoliés et celle des spoliateurs, alors l'heure de la Russie sonnera [...]⁶⁷.

Le diagnostic de Donoso Cortés, en ce qui concerne la Russie, s'avère assez juste sur le court terme : le déroulement de la guerre de Crimée⁶⁸ (1853-1856) confirme ses vues puisque la Russie⁶⁹,

66. Juan Donoso Cortés, *Oeuvres...*, *op. cit.*, p. 397-398.

67. *Ibid.*

68. La question de la neutralité espagnole, son abstention quant à la participation aux querelles continentales pendant le XIX^e et le XX^e siècle a excellemment été analysée dans José María Jover Zamora, « La percepción española de los conflictos europeos, notas para su entendimiento », *España en la Política...*, *op. cit.*, p. 226-279.

trahie par l'Autriche, et devant se confronter à la triple alliance de l'Autriche, la France et l'Angleterre, ralliées à la Turquie au nom de l'équilibre des pouvoirs, dut accepter la paix de Paris qui ne lui fut en aucun cas favorable.

Toujours sur le même ton apocalyptique et prophétique, Juan Donoso évoquera le rôle de l'Angleterre, qui, comme pour Saavedra Fajardo, est en Europe tout en ne l'étant pas, c'est-à-dire : se mêlant des affaires du continent sans y aller, et seulement dans la mesure où ces affaires mettent en danger ses intérêts particuliers. Quant à la France, la deuxième République va prendre fin dans un an et son président, devenu Empereur des français en 1851, renoue avec une politique expansionniste.

Il est généralement admis que cette guerre de Crimée marque la fin du système issu du congrès de Vienne de 1815. Le concert des nations n'existait plus et le « chacun pour soi » ouvrira la voie aux confrontations internationales, au sens premier du terme, qui, de Solferino à Sedan, mènent l'Europe à la Grande Guerre de 1914-1918. Là, Donoso Cortés avait omis dans ses prédictions une étape et une date, celle de 1917, ainsi que le rapport entre le danger venant de la Russie et les effets de la révolution socialiste. En revanche il n'avait point manqué d'apprécier à sa juste valeur le poids du socialisme en Espagne⁷⁰. Les événements de 1917 en Russie eurent de graves répercussions en Espagne dont la grève « générale et révolutionnaire » qui, à cette même date, plongea l'Espagne dans le chaos.

La guerre de Crimée n'avait pas laissé l'Espagne indifférente mais quoiqu'elle ait été invitée à y participer, elle déclina l'offre et resta neutre⁷¹ ayant estimé, à très juste titre, qu'elle n'avait rien à

69. En 1856, à la mort de Nicolas I^{er}, les relations diplomatiques reprirent leur cours normal. Le très célèbre duc de Osuna était ambassadeur devant la cour de Russie., Juan Bautista Vilar, *Aproximación a las relaciones internacionales de España...*, *op. cit.*, p. 26-28. Sur l'ambassade du Duc d'Osuna, Juan Valera, *Cartas desde Rusia*, Madrid, Afrodísio Aguado, 1950.

70. Donoso Cortés au Comte Raczynski : « On croit généralement que le socialisme n'a pas pénétré en Espagne, erreur, erreur profonde. Le jour où les digues seront rompues, vous verrez ici plus de socialistes qu'à Paris et vous me demanderez avec frayeur d'où ces monstres auront surgi ». Cité par Mario Delgado, « Donoso Cortés, une interprétation apocalyptique de l'ère de masses », *Mil neuf cent*, 9, p. 25. La lettre, ici non datée, doit se situer environ entre 1850 et 1853.

71. L'Espagne aurait eu pourtant son mot à dire dans une question qui concernait le statut des chrétiens d'Orient, car, les rois d'Espagne, descen-

gagner dans l'affaire. Elle en fera autant lors de la Grande Guerre mais sa neutralité sera une neutralité active et bienfaisante.

José Ortega y Gasset : Quelques réflexions sur l'Europe (De Europa Meditatio quaedam), Berlin, 1949

L'Espagne n'intervint pas, en tant que belligérant, dans les deux conflits européens du XX^e siècle, mais elle ne resta point en dehors du drame car, étant elle-même Europe, rien de ce qui s'y passait ne pouvait lui être étranger⁷². Ainsi, pendant la Grande Guerre de 1914-1918, sa neutralité fut une neutralité active qui donna lieu à une implication humanitaire de premier ordre, celle de la *Oficina pro cautivos* (Bureau d'aide aux prisonniers de guerre) installée au Palais royal et financée directement par le roi d'Espagne. Alphonse XIII réussit à organiser un service de recherche de disparus, d'échange de prisonniers et de surveillance des camps de prisonniers⁷³.

dants et héritiers des Rois de Sicile étaient Rois de Jérusalem et, comme tels, protecteurs des lieux saints. La question était pourtant fort délicate car c'était la France qui, avec l'accord tacite du Saint-Siège, exerçait la fonction. Le titre, reconnu en 1510 à Ferdinand le Catholique, fut toujours revendiqué par ses descendants, qui continuent à rappeler son existence. Le titre, tout en étant, bien évidemment, purement honorifique ne manque pas d'avoir un certain intérêt politique.

72. L'opinion du pays était aussi très divisée entre « aliadófilos » (favorables aux alliés) et « germanófilos » (germanophiles). Les combattants eux-mêmes, français et allemands, se livraient en Espagne une véritable guerre diplomatique et de propagande.

73. L'action du roi en faveur des prisonniers de guerre et des victimes civiles se faisait en dehors du gouvernement pour des raisons évidentes, mais avec la collaboration indispensable des ambassadeurs d'Espagne dans les pays belligérants. Ce fut une action humanitaire à grande échelle. Entre 1915 et 1921, ce service traita plus de 500 000 dossiers concernant des soldats disparus, prisonniers ou blessés, voir des demandes de grâce pour des condamnations à mort, mais aussi les populations civiles déplacées. À cela il faut ajouter en 1916 l'intervention espagnole pour faire cesser les attaques des sous-marins allemands contre les navires-hôpitaux prétextant l'existence d'armes ou le transport militaire. Alphonse XIII réussit à faire accepter l'inspection des navires-hôpitaux par des délégués espagnols qui garantissaient au nom du roi d'Espagne l'identité de navire-hôpital pour ces unités. Voir Julián Cortes Cavanillas, *Alfonso XIII y la guerra del 14*, Madrid, Alce, 1976. Alphonse XIII lutta aussi, avec opiniâtreté, pour sauver le tsar et sa famille. D'après Anthony Summers et Tom Mangold in *La famille Romanov fin ou survie ?*, Paris, Albin Michel, 1980, cités par Carlos Seco Serrano, *Alfonso XIII*, Madrid, Arlanza

L'attitude du roi et de sa nation, cette diplomatie que Jover Zamora qualifie de diplomatie personnelle du roi⁷⁴, contribua sans doute à faire entendre la voix de l'Espagne qui réclamait une place dans cette Société des Nations que les signataires du traité de Versailles, les États belligérants hormis l'Allemagne, étaient en train de constituer à Genève. L'Espagne fut admise en tant que membre fondateur à la séance du 28 avril 1919 et, au mois d'août de la même année, les Cortes donnaient leur approbation à l'admission de l'Espagne comme membre du Comité exécutif⁷⁵. En 1920, elle put faire admettre l'espagnol comme troisième langue de la SDN mais elle ne réussit pas à se faire admettre comme membre permanent⁷⁶. C'était pourtant une véritable aspiration pour l'Espagne qui, depuis déjà un certain temps, entendait être de plein pied au cœur de cette Europe continentale⁷⁷.

En fait, l'Espagne des années 1920, celle des générations dites de 98 (1898) et 14 (1914), était devenue une européenne convaincue. Les courants « régénérationnistes », celui de Joaquín Costa, issu du « Désastre » par excellence, celui de 1898, où l'Espagne se voyait dépossédée par les États-Unis d'Amérique de ses derniers territoires américains et asiatiques⁷⁸, sans qu'il y ait eu une seule voix en Europe qui se lève en sa faveur, avaient renforcé sa détermination d'en finir avec son isolationnisme. L'Europe, continentale surtout, n'allait pas tarder à devenir le modèle et l'exemple à suivre.

Ediciones, 2001, p. 29-30 : « [...] le roi d'Espagne fut l'ami le plus sincère et infatigable de la famille Romanoff pendant les mois de désespoir de leur captivité ».

74. José María Jover Zamora, « Después del 98. La diplomacia de Alfonso XIII », Introducción al t. XXXVIII-I de la *Historia de España*, Menéndez Pidal, Madrid, Espasa Calpe, 1995, p. CXXIII-CLIV.

75. La VII^e réunion de la Société des Nations (Août 1920) eut lieu en Espagne, à San Sebastián. Sur la SDN vue depuis l'Espagne : Rosario de la Torre del Rio, *La Sociedad de Naciones*, Barcelona, Planeta, 1977.

76. La véritable bataille livrée par l'Espagne pour se faire admettre dans la Société des Nations en tant que membre permanent, a été très bien étudiée par Fernando María Castiella, *Una batalla diplomática*, Barcelona, Planeta, 1976.

77. L'Espagne qui faisait face à la guerre du Maroc, dure et impopulaire dans le pays, était entre 1923 et 1930 sous le *Directorio militar* présidé par Miguel Primo de Rivera, très impliquée à faire valoir les droits de l'Espagne à Genève. Voir Javier Tusell & Genoveva García y Queipo de Llano, *El Dictador y el Mediador*, Madrid, CSIC, Centro de Estudios Históricos, 1986.

78. Le traité, signé à Paris en 1898, mettait fin aux 400 ans de présence de l'Espagne à Cuba, Puerto Rico, Saint-Domingue, aux Philippines, aux îles Mariannes, Marquises, Carolines. La flotte espagnole gisait au fond de la mer.

Le mot d'ordre était d'*européaniser* l'Espagne, c'est-à-dire, de la moderniser⁷⁹ et, dans les faits, l'Espagne démarre en 1900 un processus de croissance et de développement que l'historiographie actuelle n'hésite pas à qualifier de sensationnel⁸⁰. Tel est le qualificatif choisi par Pedro Laín Entralgo qui est loin d'être un monarchiste. Ce dernier faisait aussi remarquer que ce formidable bond en avant des années 1900-1930⁸¹ était d'autant plus remarquable qu'il s'était fait dans des conditions sociales et politiques d'extrême difficulté⁸². Par ailleurs, l'idée d'une Europe unie, d'une Europe conçue comme pouvant être bien un seul et unique État, ou bien une confédération des États européens⁸³, continuait son chemin⁸⁴.

La figure de José Ortega y Gasset s'inscrit aussi dans ce contexte « régénérationniste » et pro-européen. Figure protagoniste de ce que l'on appelle la génération de 14 (1914), héritière bien entendu de celle des fils de 98 (1898), Ortega se lance très vite dans la campagne « pro-européanisation » de l'Espagne, avec une vision de son pays qui est celle de la génération de 98, vision sombre et pas

79. Miguel de Unamuno estimait, quant à lui, que c'était l'Europe qui devait être *hispanisée*.

80. Voir Carlos Seco Serrano, *Alfonso XIII*, Madrid, Arlanza ediciones, 2001. Du même auteur : *Estudios sobre el reinado de Alfonso XIII*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1998.

81. Il serait sans doute plus réaliste d'avancer la date de ce redémarrage national en la plaçant aux alentours de 1885 comme le fait Manuel Tuñón de Lara, *Medio siglo de cultura española (1885-1936)*, Madrid, Tecnos, 1970.

82. Voir Pedro Laín Entralgo, *Descargo de Conciencia*, Barcelone, Galaxia Gutenberg, 2003.

83. La question des États-Unis d'Europe n'avait jamais quitté le devant de la scène. Deux projets semblent avoir leur place ici, celui du comte de Saint-Simon, au vu de l'influence de ses idées sur l'évolution du socialisme espagnol : Claude Henry de Rouvroy, comte de Saint Simon, *De la nécessité et des moyens de rassembler les peuples d'Europe en un seul corps politique en conservant à chacun son indépendance*, A. Egron, Paris 1814 ; et celui surtout de Carl Friedrich Krause, *Projet de confédération européenne*, 1814. Krause, enseigné par Julian Sanz del Río, donna lieu au mouvement dit des « krausistas » d'importance capitale dans le devenir de l'Espagne entre 1868 et 1930 à travers la Institución Libre de Enseñanza.

84. Parmi les projets européens du XX^e siècle, de grande résonance auprès des élites espagnoles, celui du comte Coudenhove-Kalergi, *La lutte pour Pan Europa* (1925-1928) dont l'édition espagnole date de 1929. Le « pan-européisme », représenté par ce dernier, connut l'adhésion de gens comme Salvador de Madariaga et Eugenio d'Ors. Voir Luis Diez del Corral, *Perspectivas de una Europa raptada*, Madrid, Ediciones Castilla, 1974.

toujours juste, mais qui exprime le mécontentement général des gens qui contemplant le présent avec la conscience de ne pas être à la hauteur d'un passé prestigieux, voire héroïque ; avec l'idée, accablante, de ne pas être dignes de leur Histoire. C'est donc avec ce bagage idéologique que Ortega y Gasset, un jeune homme très brillant qui n'a pas encore 27 ans mais qui est déjà titulaire de la chaire de métaphysique de l'Université *Central*, c'est-à-dire de Madrid, arrive un jour du mois de mars de 1910 à Bilbao. Il est invité à donner une conférence par une société savante, au nom très parlant de *Sitio*⁸⁵, le siège ; celui que Don Carlos infligea à Bilbao, celui auquel la ville opposa une résistance opiniâtre. Le titre de sa conférence est parlant : « La pédagogie sociale comme programme politique⁸⁶ ». Ortega commence par faire un bilan de l'état social, politique et culturel de l'Espagne, un état qui le remplit d'amertume et qui l'incite à parler de sa patrie en termes de « problème ». Problème politique, car la question qui se pose est celle de la transformation de la réalité sociale du pays, or, selon lui, l'instrument de cette transformation est la politique. Avec son incroyable agilité verbale, sa capacité à fabriquer des formules brillantes, voire éblouissantes, Ortega, à l'aide d'un « pessimisme méthodique » et après avoir soulevé les questions d'éducation, passe à la pédagogie sociale et à la socialisation de l'école⁸⁷ pour arriver à la théologie sociale et revenir, enfin, à son point de départ : les concepts de régénération et d'eupéanisation de l'Espagne. Il bouclera le tout par une phrase de clôture devenue emblématique d'un courant de pensée : l'Espagne est le problème et l'Europe sa solution⁸⁸.

Le tandem Espagne/problème venait de loin, mais il ne tardera pas à venir le temps où ce sera à l'Europe elle-même que l'on acco-

85. Le *Sitio*, nom de la Société en question, explicite parfaitement la filiation politique de ses membres : ce sont des libéraux, car ce sont les libéraux de Bilbao qui, en 1835, ont opposé une résistance farouche à l'armée des partisans de Don Carlos et de la monarchie absolue.

86. José Ortega y Gasset, « La pedagogía social como programa político », *Obra Completa*, Madrid, Revista de Occidente, 1946, vol. I., p. 494-341.

87. La création de la *Liga de educación política* date de 1914. C'est aussi en 1914 que le premier livre d'Ortega a vu le jour : *Meditaciones de Don Quijote*, publié par la *Sección de Publicaciones de la Residencia de Estudiantes*, fille de la *Institución Libre de Enseñanza*.

88. Ce rapprochement Espagne/problème, Europe/solution fut très vite estimé comme étant plus brillant que véridique. Voir l'excellente critique de Gustavo Bueno, « La idea de España en Ortega », *El Basilisco*, 32, 2002, p. 11-22.

lera la circonstance problématique⁸⁹. Aujourd'hui, une meilleure connaissance de la réalité du pays, une perspective de cent vingt ans par rapport au « Désastre » et surtout l'expérience des autres nations européennes, elles aussi obligées après 1945 à reconsidérer leur statut, nous permettent de voir autrement le texte d'Ortega, de le voir surtout comme la manifestation de l'énorme malaise de l'Espagne. Il n'empêche que la vision quelque peu idéalisée et presque naïve de l'Europe dans l'imaginaire collectif des Espagnols débute dans les dernières années du XIX^e siècle et les premières années du XX^e où l'Espagne prend aussi son essor, mais où le malaise social se montre dangereusement actif pendant les grèves de 1917, lesquelles viennent donner raison à Donoso Cortés. La crise du système de la Restauration *canovista*⁹⁰ prend ici son départ et relie cette date à celle de 1934⁹¹.

Chez Ortega, le cosmopolite⁹², l'idée de l'Europe, se poursuit pendant l'entre-deux-guerres, mais face à une Europe devenue elle-

89. Cette obsession, presque surréaliste, donne lieu à de très nombreuses publications qui s'étalent pendant pas moins de 100 ans, de 1899, année où paraît le livre de Ricardo Macías Picavea, *El problema Nacional : Hechos, Causas, remedios* (Victoriano Suarez, Madrid, 1899), à 1999, date de la dernière publication sur l'Europe comme projet national de José María Beneyto, *Tragedia y Razón, Europa en el pensamiento español del siglo XX* (Madrid, Taurus, 1999). Entre les deux et parmi beaucoup d'autres, les livres de Pedro Laín Entralgo, *España como problema*, Madrid, Escelicer, 1949 (plusieurs rééditions) et de Rafael Calvo Serer, *España sin problemas*, Rialp, 1949, qui répondait ainsi à son collègue. L'année suivante, Juan Beneyto Perez inversant les termes du syntagme Espagne/problème publiait *España y el problema de Europa*, Buenos Aires, Austral, 1950. Voir aussi Juan Beneyto Pérez, « Europa imaginada », *Revista de Estudios Políticos*, 1974, p. 197-208.

90. Antonio Cánovas del Castillo, homme d'État à qui l'on doit la restauration de la monarchie. Il fit proclamer roi Alphonse XII en 1875.

91. En 1934, entre le 5 et le 20 octobre, la République espagnole eut à faire face à la révolution des Asturies ; grève générale révolutionnaire, lancée par divers dirigeants socialistes dont Indalecio Prieto et Largo Caballero, et par la CNT. L'armée dut intervenir directement. La violence des combats et l'importance des destructions font que l'événement a été considéré comme le premier chapitre de la guerre civile. Dans la très nombreuse bibliographie sur le sujet, voir Paul Preston, *La Destruction de la democracia en España*, Madrid, Turner, 1978, et Stanley Payne, *El colapso de la República : los orígenes de la guerra civil (1933-1936)*, Madrid, La Esfera de los libros, 2005.

92. Comme beaucoup d'universitaires espagnols de la génération dite de 14, Ortega, boursier de la *Junta de Ampliación de Estudios*, ira parfaire ses études en Allemagne, à Leipzig, Berlin, Marbourg, où il suivra l'enseignement de

même un problème. Ainsi, dans le prologue à la deuxième édition de son *España invertebrada*, qui date de 1922⁹³, Ortega parlera d'une Europe, issue de la guerre de 1914-1918, qui n'a pas encore commencé sa restauration intérieure, *restauración interna*. Il se pose la question de savoir pourquoi des peuples capables d'organiser la guerre de façon si prodigieuse se montrent maintenant incapables d'organiser la paix ? Et il conclut à un état d'épuisement de l'Europe, car, dit-il :

Ce n'est point qu'elle n'arrive pas à mener à bien cette réorganisation [de la nouvelle vie] c'est surtout qu'elle n'a pas l'envie de le faire [...]. Le symptôme le plus éloquent du moment actuel [1922] c'est l'absence dans toute l'Europe d'une illusion pour le futur. Si les nations ne se rétablissent pas, c'est parce que le désir d'une forme de vie meilleure qui puisse servir de modèle incitant à la re-composition, n'existe pas⁹⁴.

L'Europe est en somme malade et l'on ne pouvait pas compter sur le modèle qu'elle aurait pu fournir, car ce modèle n'existait pas. Pour l'Espagne, elle n'était plus tout à fait un modèle de « modernité », mais elle était, de plus en plus, un édifice idéologique et culturel en devenir, dont la construction ne devait point se faire sans sa participation.

Quelques années plus tard, en 1929, Ortega fait paraître un livre qui aura un grand retentissement, en fait un recueil des articles parus dans le journal *El Sol* (*Le Soleil*), entre 1926 et 1929, *La rebelión de las masas* (*La Révolte des masses*)⁹⁵.

Hermann Cohen, mais aussi et surtout de Franz Brentano et de la phénoménologie qui, selon son propre aveu, lui prêteront main forte pour s'évader du néokantisme.

93. Littéralement : *L'Espagne invertebrée*.

94. José Ortega y Gasset, *España invertebrada*, Prólogo, Madrid, Revista de Occidente, 1922.

95. José Ortega y Gasset, *La rebelión de las masas*, Madrid, Revista de Occidente, 1929 (1^{re} édition). Les textes furent publiés dans le journal *El Sol* entre 1926 et 1930. L'édition avec « Prologue » pour les Français est de 1937, date de sa première traduction en cette langue : José Ortega y Gasset, *La Révolte des masses*, traduit de l'espagnol par Louis Parrot, Stock, Paris, 1937, réédition, Paris, Les Belles Lettres, 2010. L'édition anglaise datée de 1938 ajoute un « Épilogue pour Anglais ». Pour une notice complète du chemin éditorial complexe de *la Rebelión de las masas*, voir Domingo Hernandez Sanchez, « Introducción », in Jose Ortega y Gasset, *La Rebelión de las masas*, Madrid, Tecnos, 2013.

La deuxième partie de ce livre, « Qui commande dans le monde ? », commence par dresser le constat de la situation mondiale à l'issue de la guerre. L'idée de l'Europe comme projet commun, mais aussi comme horizon collectif, comme rideau de fond de l'activité quotidienne, comme cadre de vie, s'impose d'elle-même. Un constat s'impose, l'absence d'un projet mobilisateur qui puisse donner lieu à une volonté de pouvoir. Le livre, traduit en anglais dès 1932, fut traduit en français en 1937, mais le succès en France semble avoir été moindre que celui qu'il reçut à Londres où il sera réédité en 1938.

Cependant, cette année de 1937 qui voit la première édition française de *La révolte des masses* coïncide avec des conditions de vie particulièrement dures pour Ortega⁹⁶. En effet, il a été contraint de quitter l'Espagne pour échapper à la mort et s'est exilé en France où il est arrivé dans un état de santé très précaire⁹⁷. Il restera à Paris pendant trois ans, tout en faisant des séjours en Hollande, invité comme conférencier par Johan Huizinga⁹⁸, en Allemagne et en Angleterre. Entre 1939 et 1942, il restera en Argentine, mais dès la fin 1942, il est au Portugal, à Lisbonne, d'où il se prépare à rentrer en Espagne. Il le fera une première fois en 1945 et il s'installera

96. Les circonstances dramatiques de son départ du Madrid républicain sont racontées par son fils Miguel, dans l'ouvrage consacré à son père : Miguel Ortega Spottorno, *Ortega y Gasset, mi Padre*, Barcelona, Planeta, 1983. Ortega et Menéndez Pidal, réfugiés à la *Residencia de Estudiantes* – qui, hébergeant des étudiants anglais et américains, était sous la protection de l'ambassade britannique –, réussissent à quitter Madrid et prennent à Alicante un bateau pour Marseille. Ils resteront trois ans à Paris où ils retrouveront Manuel García Morente, Gregorio Marañón et Pío Baroja entre autres. Le récit de Miguel Ortega Spottorno est corroboré par le récit d'un autre réfugié, le poète José Moreno Villa, *Vida en Claro*, México, Fondo de Cultura Económica, 1944.

97. Ortega y Gasset, opéré d'urgence, passa, en raison de son état de santé, un certain temps à Grenoble (La Tranche) où Jacques Chevallier put lui rendre visite. Miguel Ortega Spottorno, *Ortega y Gasset, mi padre...*, *op. cit.*

98. Johan Huizinga était un ami personnel d'Ortega. Il y avait une certaine communauté de pensée entre les deux hommes. La *Revista de Occidente*, créée et dirigée par Ortega, publia l'œuvre traduite en espagnol de Johan Huizinga. Voir Johan Huizinga, *El Otoño de la Edad Media*, Madrid, Revista de Occidente, 1930, première version espagnole du *Herfsttij der middeleeuwen*, Leyde, 1919 ; dans la même *Revista de Occidente*, parue en 1934, *Sobre el estado actual de la ciencia histórica*, et en 1936, *Entre las sombras del mañana: diagnóstico de la enfermedad cultural de nuestro tiempo*, [*In de schaduwen van morgen*, 1935].

définitivement à Madrid en 1946⁹⁹. Telles sont donc les circonstances qui ont prévalu lorsqu'il arrive à Berlin le 7 septembre de 1949 pour parler de l'Europe¹⁰⁰.

Comme le Docteur Laguna en 1543, Ortega arrive à Berlin en réponse à une invitation universitaire qui émane, cette fois-ci, de l'Université Libre de Berlin, située dans le secteur occidental de la ville. C'est une université de fondation très récente. Elle date de 1948 et doit son existence aux conditions de travail imposées par la puissance occupante à la vieille Université Humboldt, maintenant dans le secteur oriental de Berlin. La ville, quant à elle, vient à peine de sortir du blocus imposé et maintenu par les Soviétiques jusqu'au 12 mai 1949. Ces circonstances, celles de la guerre froide, expliquent aussi l'enthousiasme de la réception faite à Ortega qui, à son tour, dédie sa conférence, un message optimiste fait d'espoir et de confiance dans les possibilités allemandes, à la ville même de Berlin, au « *Magistrat Berlins*¹⁰¹ » et aux « *studentem und studentinem* » (étudiants et étudiantes) qui l'écoutent avec tant d'intérêt.

Après les prémisses de rigueur, Ortega entre en matière en soulignant la signification de prononcer un discours sur l'Europe à

99. Sur l'exil d'Ortega Margarita Márquez Padorno, « Los años más tristes : 1936-1955 », *Cuadernos de pensamiento político*, 24, 2009, p. 223-232.

100. José Ortega y Gasset, « Discurso a los Universitarios de Berlin », in *De Europa meditatio quaedam in Obras Completas*, t. IX, Madrid, Revista de Occidente, 1966, p. 245-304. Le « Discours aux universitaires de Berlin » parut en premier dans la revue universitaire *La Hora*, II époque, 36), Madrid, 1949. La publication de *La Europa meditatio quaedam* de 1960 dans le volume IX de ses *Œuvres* reproduit cette édition et inclut la note de bas de page de cette première édition où l'on soulignait le formidable succès de la conférence qui constitua un véritable événement. Elle avait été suivie par un nombre très important d'auditeurs au moyen des haut-parleurs installés dans tous les amphithéâtres. Dans le tome IX des *Œuvres complètes*, *De Europa meditatio quaedam*, titre de la conférence de 1949, englobe d'autres écrits sur le sujet qui, bien entendu, ne faisaient pas partie de la conférence initiale, seule prise ici en considération. Dans l'édition de Alianza Editorial, Ortega, *Meditación de Europa y otros ensayos*, Madrid, Alianza, 2015, la thématique européenne se trouve réunie aussi sous le même titre. Le discours de Berlin est précédé par le texte de la conférence prononcée à Munich en 1953 : *¿Hay una conciencia cultural europea? [Gibt es ein europäische Kulturbewusstsein?]*.

101. Ortega ne donne pas de nom propre, mais il faut penser à Ernest Reuter, universitaire et personnalité clef dans le Berlin du blocus.

Berlin¹⁰², il fait ensuite le constat de l'état de confusion générale où se trouve l'Europe, car

l'Europe est certainement un espace, mais un espace imprégné d'une civilisation, la nôtre et que cette civilisation, la civilisation européenne est devenue problématique pour nous-mêmes. Même plus, converser sur n'importe quel sujet important est devenu aujourd'hui difficile car, les mots eux-mêmes ont perdu leur capacité à signifier. Les mots, les vocables des langues, comme il arrive toujours lorsqu'un cycle culturel touche à sa fin, sont avilis et devenus équivoques. [...] Le mot démocratie est devenu stupide et frauduleux, je dis bien le nom lui-même, pas la *réalité* qu'il pouvait contenir. Mais après l'usage qui en a été fait à Yalta le nom de démocratie est devenu parole prostituée, car il a été utilisé et souscrit par des gens qui lui ont donné des sens différents, voire contradictoires ou sans correspondance avec la *réalité* qu'il contenait. La démocratie de l'un était l'anti-démocratie des deux autres, sans qu'il y ait eu, non plus, un accord entre ces derniers sur son sens¹⁰³.

Ce marasme verbal, dit-il, n'est en fait que le propre de l'heure crépusculaire que vit l'Europe, mais ce crépuscule peut ne pas être vespéral mais matinal, car, comme il a tenu à le préciser devant le public américain qui l'écoutait à Aspen¹⁰⁴ :

Quoique la mise en question de tous nos principes sans exception ait rendu notre civilisation problématique à nos yeux, le fait en soi n'est pas forcément triste ni lamentable, ni non plus symptôme d'être à l'agonie, mais peut être plutôt le signe de l'existence d'une nouvelle forme de civilisation qui est en train de germer en nous, l'indice d'une nouvelle forme d'existence humaine qui est sur le point de naître sous la catastrophe visible, sous les douleurs, les pleurs, et les misères. [...] Sous les phénomènes superficiels visibles à l'œil nu – la pénurie économique, le confusionnisme politique –

102. « Pienso que es precisamente en Berlín donde se debe hablar de Europa », in José Ortega y Gasset, *De Europa Meditatio quaedam in Obras Completas*, t. IX, Madrid, Revista de Occidente, 1966, p. 247. Ortega reviendra à d'autres moments sur l'intérêt de venir à Berlin, ville emblématique du désastre européen commun, pour parler de l'Europe.

103. José Ortega y Gasset, *De Europa Meditatio quaedam...*, *op. cit.*, p. 249.

104. Ortega revenait des États-Unis, où il était allé en juillet 1949, invité par le Aspen Institute for Humanistic Studies (Colorado) pour la célébration du bicentenaire de Goethe. Ortega avait à sa charge la conférence inaugurale, Albert Schweitzer, celle de clôture. *La Révolte des masses* était traduite aux États-Unis depuis 1932.

l'homme européen – grâce à la catastrophe ! – commence à émerger de la catastrophe¹⁰⁵.

La civilisation européenne doute d'elle-même, mais, c'est heureux que ce soit ainsi car, dit-il, ce n'est pas le doute qui tue : les civilisations meurent plutôt à cause de l'artériosclérose des croyances, or la catastrophe a soumis l'Europe à une « mer de doutes » et le doute est l'élément créateur, le substrat le plus profond et nourrissant de l'homme. C'est cette sensation de naufrage, ces efforts pour émerger des profondeurs, qui provoquent l'affleurement à la surface. En effet, dit Ortega, la catastrophe fait partie de l'Histoire et l'autre face de la catastrophe c'est la renaissance. Il continue ensuite, en faisant appel à son expérience d'Espagnol¹⁰⁶, en puisant, sans la nommer directement, dans le tréfonds de sa mémoire d'héritier de « ceux du *Désastre* de 1898¹⁰⁷ » et conseille aux Allemands qui viennent de faire l'expérience de la déroute, d'en accepter l'épreuve, avec dignité, et même plus, avec « élégance » (*sic*)¹⁰⁸, d'autant plus que :

S'il est certain que la vie s'est présentée devant vous avec le visage de ce que l'on appelle déroute, il n'est pas moins vrai que ses traits se différencient bien peu de ceux qui montrent le visage de celle que l'on appelle victoire. Tout donne à penser que nous sommes devant une universelle déroute. Mais ce n'est pas là une condition

105. José Ortega y Gasset, *De Europa meditatio...*, *op. cit.*, p. 251.

106. « Nous les Espagnols, nous nous sommes spécialisés en guerres d'indépendance et en guerres civiles, qui sont des guerres du désespoir [...]. Cette tradition de mon peuple, que, comme tout ce qui est à mon peuple, je porte en moi et qui court liquide dans mes veines, me fait percevoir que, même en étant à l'intérieur des squelettes des villes, vous êtes toujours résolus à vivre avec une sérénité et un courage exemplaires ». José Ortega y Gasset, *De Europa Meditatio...*, *op. cit.*, p. 254.

107. Je rappelle que pour l'Espagne le terme de « Désastre » désigne toujours celui où aboutit la guerre contre les États-Unis d'Amérique de 1898. Le traité de Paris que l'Espagne se vit obligée à signer mettait un point final aux restes de ce qui fut l'immense Empire d'Espagne dans les Amériques et en Asie. Le traumatisme moral fut sans rapport avec la perte territoriale et économique, pourtant tout à fait considérable. La génération qui vécut en direct la catastrophe est dite « celle de 98 » et ses individus « ceux de 98 ». Ortega y Gasset, (1883-1955) appartient à la génération des individus dits « *novecientistas* », ou de 1900 et 1914, mais cette génération est aussi connue comme celle des « fils de 98 ».

108. José Ortega y Gasset, *De Europa Meditatio quaedam...*, *op. cit.*, p. 253.

inexcusable pour ne pas pouvoir rêver d'une universelle
toire¹⁰⁹ ?

Et il finit en rappelant que « nous sommes de la semence d'Héraclite » et donc soumis au principe de changement et que l'immobilité et la pérennité ne sont pas des valeurs absolues. Mettons, dit-il, la proue vers une culture en accord avec la nature première de l'homme qui est lui-même « mobile au milieu d'un monde en perpétuel mouvement », *Mobilis in mobile*.

Épilogue : Crise et Progrès (Ortega y Gasset à Berlin en 1953)

Quelques années plus tard, en 1953, Ortega, toujours en Allemagne, revenait sur la question européenne. Dans sa conférence qui portait, cette fois-ci, sur la conscience culturelle de l'Europe¹¹⁰, il arrivait à une constatation : l'état de crise était naturel à l'Europe. D'après lui, l'Europe était une entité culturellement en marche, une entité en chemin, en perpétuel devenir, et le continuuel état de dépassement était son constitutif naturel. Il concluait en disant :

[...] il appartient à la culture européenne d'être périodiquement en crise, c'est même là son trait le plus caractéristique. Ceci indique que la culture [de l'Europe] n'est pas, comme le sont d'autres, une culture fermée, une culture ayant pris forme une fois pour toutes. Il serait donc une erreur d'essayer de définir la culture européenne à partir de certains de ses contenus. Sa gloire et sa force résident dans sa disposition à aller toujours au-delà de ce qu'elle est, au-delà d'elle-même. La culture européenne est perpétuellement en état de création. Elle n'est pas le lieu où l'on se pose, mais le chemin que l'on est obligé de faire. D'ailleurs, Cervantès, qui avait beaucoup vécu, nous dit – étant déjà vieux – que le chemin vaut toujours mieux que l'auberge¹¹¹.

109. *Ibid.*, p. 254.

110. «¿Hay una conciencia cultural europea?» [Gibt es ein europäische Kulturbewusstsein?], Conférence donnée le 29 septembre 1953 devant l'Assemblée du Kulturkreises im Bundesverband der Deutschen Industrie. Voir José Ortega y Gasset, *Meditación de Europa y otros ensayos*, Madrid, Alianza, 2015, p. 21-51.

111. José Ortega y Gasset, *Meditación de Europa y otros ensayos*, *op. cit.*, p. 51.

On pourrait laisser le mot de la fin à Antonio Machado, et rappeler que c'est *en marchant que l'on fait du chemin*¹¹².

Normandie Université, UNICAEN, ERLIS

112. « caminante no hay camino, se hace camino al andar » : Antonio Machado (1875-1939), *Campos de Castilla*, Madrid, Renacimiento, 1912.